

LIVRE III

LA RACE CHEVALINE PURE ARABE DANS SON ETAT ACTUEL

RAPPORT D'UNE MISSION DES HARAS FRANCAIS EN ORIENT

A Monsieur le Ministre de l'Agriculture

J'ai l'honneur de vous adresser mon rapport de mission en Orient, établi, non pas dans la forme officielle, mais ainsi que vous me l'avez demandé, dans la forme de relation de voyage et de renseignements à l'usage des missions futures.

Je n'étais pas parti sans craintes, ni appréhensions au sujet du résultat que pourrait donner ma mission, car je savais que l'étalon arabe présentant à la fois les caractères de la race pure, une belle conformation, une forte charpente osseuse, de bons aplombs, et exempt de tares, en un mot, tel qu'il convient à l'administration des haras, est aujourd'hui plus que jamais un animal extrêmement rare en Orient, et pour ainsi dire, introuvable.

Année 1925 - Inspecteur Général Rieu de Madron

DESCRIPTION DES CHEVAUX QUE L'ON RENCONTRE EN ASIE MINEURE.

Communément, on pense qu'il suffit de se rendre en Syrie, en Palestine, dans le désert, dans la Haute-Mésopotamie, dans les régions de Bagdad ou de Mossoul, pour rencontrer à foison l'Arabe de pure race. C'est une erreur. Sans doute dans ces pays on voit un grand nombre d'"Attechi", animaux de race inférieure, d'un aspect très vulgaire et d'une conformation très défectueuse, des "Kadischi", qui correspondent à nos chevaux métis, et qui offrent plus ou moins les caractères de l'Arabe pur. On rencontre beaucoup de ces métis dans les villes de Syrie et sur la côte, en Mésopotamie, dans le Hauran, en Palestine et en Transjordanie. Il y en a parfois de très beaux que l'on est tenté de prendre pour des sujets de race pure, et malheureusement même de préférer à ces derniers. La Garde du Roi d'Egypte est remontée avec ces métis et j'en ai vus de très remarquables sous le rapport du modèle.

Enfin, on trouve à l'état très rare les seuls sujets qui nous intéressent: les "Kaohlani" ou chevaux de race pure. On peut en voir quelques-uns en Syrie, en Mésopotamie, ou bien dans les parages de Bagdad, sur les confins du désert, dans la plaine d'Akkar, dans la plaine sèche d'Alep où furent achetés Darley et Massoud, mais en petit nombre. Encore de nos jours, presque tous les éléments de la race pure sont possédés par les Arabes Bédouins dans les déserts les plus éloignés. Toutefois il ne faut pas croire non plus que la majorité des chevaux que l'on rencontre, même dans les tribus nomades les plus réputées, soient des sujets de race pure. Il y en a, au contraire, actuellement très peu, surtout depuis la dernière guerre. Par suite, il faut bien se pénétrer de cette idée que, quoique provenant de l'Arabie, le cheval Arabe pur n'est pas le cheval d'un pays tout entier, mais bien celui de quelques très rares familles.

Ainsi les tribus nomades les plus renommées pour leurs chevaux, telles que celles des Sbaas, des Feidhan, des Beggara, des Roualla, et des Chammar, et qui ne possèdent pas moins de six mille chevaux, n'ont en fait qu'un tout petit nombre de sujets de race pure, qu'elles conservent avec un soin jaloux et dont elles peuvent établir la généalogie, et garantir la parfaite authenticité.

DESACCORD AU SUJET DE LA PATRIE REELLE DE LA RACE CHEVALINE PURE ARABE.

L'ARABE ANEZEH ET L'ARABE NEDJ.

La race chevaline Arabe pure est connue et réputée depuis un temps immémorial. On prétend même, naturellement en faisant la part de l'exagération, que la généalogie de cette précieuse race est conservée depuis deux mille ans. Son berceau se trouve dans la partie la plus septentrionale de l'Arabie, au Nord du Djebel Chammar. Au Sud, il n'est question de chevaux

Arabes que dans le pays du Nedj, où jadis avaient été créés, dit-on, un assez grand nombre de haras; et même quelques personnes ont voulu faire du Nedj la seule patrie réelle du pur sang Arabe.

En tenant compte de ces deux opinions divergentes, certains ont essayé d'établir une distinction entre le pur sang arabe du Nedj et le pur sang Arabe Anezeh; ce qui ferait supposer qu'il existe deux races d'Arabes. C'est ainsi qu'avant mon départ de France, une personne très compétente et qui a longuement séjourné en Syrie, m'écrivait: " Vous ne rencontrerez pas le pur sang Arabe Nedj car il est introuvable, mais vous pourrez acquérir le pur sang Arabe Anezeh, cheval encore très appréciable."

Cette lettre m'avait un peu troublé. Mais aujourd'hui, après étude de cette question au cours de mon voyage, je n'hésite pas à adopter l'avis de plusieurs auteurs compétents qui ont écrit sur ce sujet: "Il n'y a pas de différence entre un Nedj et un Anezeh. Ce qui me la fait supposer, c'est que j'ai eu l'occasion assez inespérée de voir, en 1912, chez Lady Blunt, à Mattarieh, deux étalons Arabes de petite taille, qui représentaient, paraît-il, les éléments les plus purs de race du Nedj. Ils provenaient directement de cette contrée, et on avait mis trois ans à les lui procurer. Je les ai examinés, avec un soin extrême, et avec un vif sentiment de curiosité. Et je puis affirmer qu'ils offraient rigoureusement tous les caractères de l'Anezeh dans un modèle un peu réduit.

Mais si les deux étalons de Lady Blunt ne présentaient pas de différence avec les Anezeh, c'est précisément parce qu'ils étaient de vrais chevaux du Nedj, nés et élevés au coeur du même désert pierreux de cette contrée.

Tout autres étaient les prétendus Nedj auxquels on faisait allusion, et que certains veulent obstinément placer comme race, au dessus des Anazeh. C'étaient des chevaux de grande taille, nés et élevés dans l'extrême limite Est encore mal définie du Nedj, ou, pour mieux dire, dans l'Irak, et vendus par les Montifitsh pour la remonte des écuries de Constantinople. Ces animaux, choisis avec une physionomie expressive, relevés d'avant-main, et grandis par une nourriture artificielle, étaient avant tout des chevaux de parade, aptes à bien figurer dans les écuries du Sultan et des Grands Dignitaires de sa Cour. Mais il ne fallait pas s'attarder à rechercher en eux la qualité ni l'origine; on les disait de la meilleure race, chose qui ne précise rien et qui ne veut rien dire. Ils flattaient l'oeil par leur beau port de tête et de queue, par leur régularité et par leur importance. Aussi les étrangers qui trouvaient à s'assurer un recrutement facile et commode dans les écuries de Constantinople, en faisaient-ils ample moisson.

Les circonstances bien plus que le mérite ont établi la réputation de ces chevaux dénommés improprement Nedj, et qui n'étaient en somme, que des chevaux d'exploitation commerciale; mais pour cette raison, on avait un grand intérêt à les faire mousser et à leur donner une réputation mondiale. Tels étaient ces animaux très surfaits qu'on a essayé dans un but intéressé de faire passer

3.

pour des sujets d'une race Arabe tout à fait supérieure. Aujourd'hui ils semblent avoir disparu, en même temps que les grandes écuries de la Cour de Constantinople, et c'est la raison pour laquelle on les dit introuvables; et que l'on pleure sur un passé qui n'avait rien d'enviable.

La vérité, c'est que ces chevaux des Montifitsh n'étaient pas originaires du vrai Nedj, mais de l'Irak, la preuve en est qu'ils n'offraient aucune ressemblance avec les chevaux qui peuplent encore le désert pierreux du Nedj, tandis que ceux-ci, à en juger par leurs caractères de race, sont descendus d'ancêtres provenant des tribus errant au Nord du Djebel Chammar.

C'est donc la partie septentrionale de l'Arabie qui doit être considérée comme le berceau de la race Arabe pure, puisque c'est elle qui nous a fourni tous nos meilleurs reproducteurs. C'est dans cette région incontestablement que les Arabes habitant le Nedj se sont primitivement procurés leurs chevaux et c'est à la suite de migrations successives que les Anezeh du Nedj ont restitué au désert septentrional la descendance des chevaux qu'ils lui avaient pris. L'histoire nous apprend que les migrations des Anezeh, fixés d'abord dans le Nedj, commencèrent sous Ouayel, dont le fils Annaaz donna son nom à la confédération des Anezeh. Cet Annaaz eut pour petit-fils Mefda et Sbaa qui, à leur tour donnèrent leur nom aux Feidhan et aux Sbaa.

Ainsi donc, les chefs Béchir et Berges ibn Merched, ainsi que Hatchem et Moudjehem, qui nous ont accueillis sous leur tente, sont des descendants assez proches de Mefda et de Sbaa.

Par l'ensemble de ces faits, on le voit, comme les Anezeh sont la tribu principale et la plus importante du Nedj, les chevaux qu'ils ont amenés avec eux dans le désert sont essentiellement des chevaux Nedj. Donc, la dénomination Nedj s'applique non pas à un pays dont les limites sont encore indéterminées et qui n'a aucun rapport avec les races de chevaux, mais au cheval du désert possédé par la confédération Anezeh originaire du Nedj.

Ainsi, il n'y a certainement qu'une seule race pure Arabe, bien que, dans des milieux d'élevage dissemblables, ces sujets aient emprunté à la longue, fait tout naturel d'ailleurs, quelques caractères différents qui permettent à un oeil exercé de les distinguer les uns des autres sans trop de difficulté.

LES TRIBUS NOMADES ANEZEH QUI POSSEDENT LES CHEVAUX ARABES NEDJ
ET LES ENDROITS DU DESERT OU L'ON PEUT LES RENCONTRER, A LA BELLE
SAISON, AU COURS DE LEURS TRANSHUMANCES.

Actuellement, les chevaux des Anezeh du Nedj ont des ramifications dans des pays très étendus. Mais précisons les endroits où l'on peut rencontrer les tribus qui les possèdent.

Les Anezeh Feidhan campent habituellement, et de préférence au printemps, au Nord de Palmyre, dans les montagnes du désert connues sous le nom de Monts Béchir. C'est là, en effet, je le dirai plus loin, que la mission a pu rencon-

-trer Moudjehem, le Chef de ces importantes tribus. Une autre fraction des Feidhan, ayant pour chef Hatchem, oncle de Moudjehem, estive souvent sur la rive gauche de l'Euphrate, dans le Djezireh, entre Rakka et le Tell Aman, et vient souvent en contact avec la tribu semi-sédentaire des Khorsas. Quant aux Sbaa Gmossa, ils opèrent annuellement leurs transhumances d'abord vers Palmyre. Une autre fraction des Sbaa, les Abades, circule dans le désert dans la direction Nord-Ouest de Palmyre et parvient ainsi jusqu'aux environs de Semilieh et d'El Amra. Les Oueled-Ali et les Anezeh Roualla passent l'été dans le Haroum, à l'Est de Damas et dans le Moah, parcourant les contrées qu'occupaient autrefois les Chammar, avant qu'ils ne fussent définitivement repoussés au-delà de l'Euphrate. Telles sont les tribus qui possèdent les chevaux Nedj et tels sont les endroits où l'on peut avoir la chance de les trouver à la belle saison.

Toutefois, en dehors des chevaux Nedj, on peut encore voir des chevaux de race pure Arabe dans les régions de Mossoul, de Bagdad, dans toute l'étendue de la Syrie, en Transjordanie, et enfin chez les Chammar en Mésopotamie.

LE KHAMSEH.

Pour parvenir à avoir quelques notions de la race pure, il est de toute nécessité de connaître ses grandes lignées et les familles qui en dérivent.

On compte cinq grandes lignées de chevaux Arabes appelées: KOHEILET, ABEYAN, HABDAN, SAGLAOUI, et HAMDANI qui, prises dans leur ensemble, forment le Khamseh. Le Stud-Book Arabe existe donc en réalité, quoiqu'il ne soit pas manuscrit. C'est le KHAMSEH. Les cinq grandes lignées qui le composent et même les variétés de chacune d'elles sont parfaitement connues de tous les Anezeh. Or, de même qu'en France et en Angleterre, un cheval doit figurer au Stud-Book pour être reconnu de pur sang, un cheval Arabe n'est pur que s'il appartient à l'une des cinq lignées composant le Khamseh. C'est là, je dois le souligner, une condition essentielle; car c'est sur ce fait que les Arabes, à travers les temps, ont maintenu la pureté de leur race de chevaux. Donc il est absolument nécessaire à quiconque cherche de vrais chevaux Arabes, à tout chef de mission des Haras, de connaître les lignées et les familles du Khamseh.

Je cite, ci-après, celles qui m'ont été signalées au cours de mon voyage, ou que j'ai recueillies dans les écrits, avec l'espoir que je pourrai être ainsi utile aux missions futures:

1°: LIGNEE KOHEILET-ADJOUZ.

Familles:

KROUCH - NAWAG - TAMRI - HEDELI - DZAIZII - ED DENAIS - HELFE - DABIAN-
EL CHERIF - ABOU SOARA - MENDIL - RODAN - RAS EL FEDAWI - EL DERVISCH -
CHENIN - EL CHAZALA - MILIAH CHARBAN - MILIAH TABOUR - SODAN TOGAN - SHOWAN-
MANEGHIE - ABOU ARIN - MOÛDJII - DAHARA - MOYEL - ABOU DJOÏENOUB - CHALMA -
EL MOUSSAN - EL CHEIR - HALOUDJ - ROUAHA - KANIAN - HOMAD - DJAHERE - MOHID-
HASAKA - ZAEDE - EL CHAIAB - ABOU AARIF - TOUASSAN EL KAMI - TOUASSAN KYAT -

5. CHOUÉINAN SEBAH - CHOUÉINAN ZELA - DJELFAN SBAM BOULAD - DJELFAN DAHOUB -
KEBECHAN EL MOUCHAB - KHOLNAIS - HODROADJI - SLALGE - IBN SBEVL - DEBBE-
SODLAH - CHERABE - ARDASHI - EL CHEB - ZELIA - ABOU ARKOUB - EL HADAB -
KEBECHAN EL TCHAMAT - SOIEMBAN EL HAFYH - SOUIHA -

2° : LIGNEE SEGLOUI.

SEGLOUI DJEDRAN - SEGLOUI EL ABD - SEGLOUI OBEIRI -
" IBN S'BENI - " SEBEH - " GEETNIEH

3° : LIGNEE ABEYAN.

ABEYAN CHERRACH - ABEYAN LIBDEH - ABEYAN HARRIECH - ABEYAN FEDEHA -
" ROADJIEH - " OBEIDEH - " TAMAN - " DJOULAN -
" KHARRIACH -

4° : LIGNEE HABDAN.

HABDAN ENZELN - HABDAN EL FERT - HABDAN GHAFIL - HABDAN ES SAITE -

5° : LIGNEE HAMDANI.

HAMDANI SIMRI - HAMDANI DJAFEL -

Il y a encore évidemment d'autres familles se rattachant au Khamseh, et que j'ignore. Je n'ai pas la prétention de les avoir toutes citées. A part la famille d'Ibn S'Beni, à laquelle on adresse le reproche d'être sortie de la tribu des Anezeh, durant quarante ans, et par la suite d'avoir échappé à un contrôle régulier, toutes les familles citées ici sont également appréciées. Ce sont les branches d'un même tronc. Personnellement, d'après ce que j'ai vu, j'accorde une grande supériorité à celle des Krouch et à celle des Managhie. J'ai été assez heureux pour pouvoir importer en France un magnifique étalon Krouch, plein d'espèce et de qualité, et j'ai offert au frère du chef d'une des grandes tribus du désert la somme de quarante mille francs pour une splendide jument de cette famille, sans pouvoir l'obtenir.

On trouvera généralement les Managhie, les Nawag et les Debbe, chez les Sbaa; les Abeyan, les Hamdani, les Seglaoui et les Krouch chez les Feidhan; les Heidli, chez les Anezeh hissa et enfin, les Haloudj sont presque tous encore entre les mains des Roualla.

J'ajoute un détail important: il est convenu chez les Arabes que c'est la jument et non l'étalon qui détermine la famille du produit. Ainsi, un poulain issu d'un étalon Seglaoui et d'une mère Managhie est qualifié de Managhie.

Par suite, on le voit, le Khamseh est une réalité bien qu'il ne soit pas manuscrit.

L'IDEE DE CREER UN STUD-BOOK MANUSCRIT EN SYRIE.

Dernièrement, on a été tenté par l'idée de créer un Stud-Book en Syrie, un recueil de chevaux de pur sang Arabe, sans doute limité aux animaux de certaines régions, mais qui aurait eu, selon moi, le grave défaut de ne pas englober les sujets Arabes du désert qui forment, à n'en pas douter, le contingent le plus intéressant et de beaucoup le plus précieux de la race. Les Bédouins vivant au fond du désert et qui se renferment dans une existence mystérieuse

ne se prêteraient jamais à fournir les renseignements nécessaires à cette oeuvre. De tout temps, ils ont eu le contrôle de la race pure, et ils n'admettraient pas qu'il pût passer en d'autres mains que les leurs.

D'ailleurs le projet n'était pas bien conçu; il avait été question de n'inscrire à ce Stud-Book que des Arabes gris. Personnellement je ne crois pas qu'il faille faire intervenir la robe pour déclarer un animal de pure race. Peut-être la première paire de chevaux était-elle grise. Je n'ai pas la compétence voulue pour traiter cette question. Mais je sais que les auteurs qui ont écrit sur ce thème sont d'accord pour conclure que dans les grandes tribus nomades le nombre de chevaux de couleur l'emporte sur celui des chevaux gris. Telle a été d'ailleurs l'impression que j'ai rapportée à l'issue de mes visites sous les tentes des Bédouins. Au contraire, on peut avancer que le gris est une couleur très commune dans les contrées confinant à l'Arabie, où les chevaux de pur sang sont l'exception et où les métis abondent. D'ailleurs, si on en juge par leur production, GODOLPHIN et DARLEY Arabian étaient bien de sang pur; ils avaient été reconnus comme tels après un examen sérieux. On était parfaitement fixé au sujet de Darley qui avait été acquis aux environs d'Alep où il faisait la monte. C'était un Ras-el-Fedawi, de la lignée Koheilet-Adjouz. Or, ces deux grands reproducteurs étaient bais; Emir, qui fut donné par Abd-El-Kader à Napoléon III était bai; Massoud, grand-père d'Eylau, d'Algarade et de Dulcinée, était bai; Nassim, Telmese, El Hassan et Nibeh étaient alezans. Dès lors, on se demande comment on pourrait priver les semblables en couleur de ces grands reproducteurs, des honneurs du Stud-Book?...

Ainsi donc la robe ne peut entrer en ligne de compte pour déterminer la pureté de race d'un cheval Arabe.

-COMMENT PEUT-ON ACQUERIR LA CONVICTION QU'UN CHEVAL EST DE PURE RACE ARABE ?

J'en arrive maintenant à la question intéressant le plus l'acheteur, à savoir: comment peut-on acquérir la conviction qu'un cheval est de race pure Arabe?

On n'a pour cela d'autre guide que le témoignage des Bédouins, les renseignements et les caractères de race que présente le cheval. Je sais bien que le témoignage peut ne pas être sincère; les renseignements peuvent être erronés, et l'oeil de l'acheteur le plus perspicace peut facilement se tromper. Tout est vrai dans cette objection; la certitude n'existe pas.

Cependant le témoignage des Bédouins, à l'exclusion de celui des Syriens, des Turcs et des Egyptiens, a plus de valeur qu'on ne le suppose généralement. Aucun Arabe des tribus nomades ne voudrait trahir le sentiment d'honneur que met sa tribu à dire la vérité, au sujet de l'origine de ses chevaux. Sur ce point, tous les auteurs s'accordent à reconnaître cette sincérité, et ils citent des exemples frappants. Nous-mêmes avons été témoins, dans la tribu

des Khorsas, d'un fait analogue qui nous a décidés à ne pas acheter une jument dont nous avions envie. Donc, le témoignage des Bédouins, s'il n'est pas une garantie entière, n'est pas négligeable.

D'autre part, il est indispensable de se renseigner sur l'origine et la provenance des chevaux. Les Arabes ne se font pas prier pour donner des renseignements, et si ceux-là concordent, c'est une garantie de plus.

Enfin, dans le choix de ces chevaux, l'acheteur cherchera à découvrir en eux les caractères que présente généralement le pur Arabe. Si nécessaire, il devra passer sur certains défauts de conformation pour s'attacher plus particulièrement à l'Essence de la race. Sa mission n'est pas tant d'importer en France, un animal correct et académique, semblant dépourvu de ses qualités natives; c'est un échantillon de la race pure qu'on lui demande, la bonne graine du désert, quelle qu'en soit l'écorce, serait-elle même un peu défectueuse. L'essence de race est, en effet, tout ce qu'il y a de plus enviable dans un cheval Arabe. D'ailleurs, que peut-on demander de plus à un animal qui a pâti durant sa jeunesse dans le désert, qui par la suite a été torturé et souvent déformé par des entraves en fer, alors que ses os n'étaient pas encore soudés, et qui a été soumis aux plus dures épreuves. Il peut présenter des défauts de modèle, principalement des défauts d'aplombs, des traces d'accidents survenus dans les courses folles à travers des pays semés de pierres, mais qu'importe! S'il est de bonne souche, fils d'une jument tenue en haute estime dans la tribu, et s'il a donné les meilleures preuves de vitesse, de fond et d'endurance, on peut être certain qu'un tel cheval porte en lui le germe de la régénération.

Ainsi, la famille dont est issu un pur sang Arabe, la tribu dont il provient et surtout le cachet de race qu'il présente, constituent, plus que le modèle, le mérite d'un cheval Arabe. Cependant, tout cela ne veut pas dire que le modèle soit à dédaigner. Si l'on découvre dans un cheval Arabe les qualités ci-dessus mentionnées, alliées à une belle conformation, on peut acheter en confiance, car c'est un animal bien rare et bien précieux.

J'ai dit qu'il fallait avant tout s'attacher aux caractères de race; je vais essayer de les définir.

LES DIFFERENTS ASPECTS SOUS LESQUELS SE PRESENTENT LES CHEVAUX DE PUR SANG ARABE.

Les chevaux de pur sang, qu'ils soient Arabes ou Anglais, présentent entre eux des caractères généraux qui leur sont communs, sans pour cela se ressembler. On sait que plus une race est pure, plus l'individualité s'accuse, et plus les sujets qui la composent sont distincts; au contraire, la ressemblance est beaucoup plus accusée entre animaux de races secondaires sélectionnées. Mais en dehors de cette remarque, je me suis rendu compte, au cours de ma mission, d'un fait qui mérite d'être signalé. J'ai nettement distingué quatre types d'Arabes purs assez bien définis, malgré des caractères communs, et constitués par: l'Arabe Anezeh, l'Arabe pur de Syrie, l'Arabe pur de la région de Bagdad,

L'Arabe pur Chammar.

C'est surtout en visitant les écuries d'Egypte, qui recèlent des Arabes de toutes régions de l'Asie Mineure et qui constituent un admirable champ d'études, que j'ai acquis cette conviction. A mon sens, à part l'Anezeh qui, maintenu dans son berceau d'origine, se présente toujours immuable dans sa forme et dans ses caractères, les Arabes de Syrie, de Bagdad et encore plus ceux de Mésopotamie, ont pris sous les influences du milieu dans lequel ils sont élevés, des caractères qui les distinguent les uns des autres et qui permettent en général de les reconnaître.

1° : L'ANEZEH.

Le cheval Anezeh, par ses caractères, son essence et sa conformation, est supérieur à tous ses congénères Arabes. Tel est, du moins, mon sentiment. Si on compare à l'or la race pure, on peut avancer hardiment que, de tous les Arabes purs, l'Anezeh est, sous le rapport du degré de fin, l'animal le mieux titré. L'Anezeh que l'on rencontre actuellement répond d'ailleurs encore parfaitement au signalement que nous ont donné du cheval Arabe les auteurs anciens. C'est la preuve qu'il reste immuable dans son milieu d'élevage comme les causes qui l'ont créé. L'Arabe doit à ses dons naturels d'avoir été de tous temps le principe de la régénération de l'espèce chevaline et le germe de toutes les qualités. Sous son écorce primitive, il reste encore la source à laquelle les races secondaires, sous peine de décliner, doivent venir puiser la somme de vitalité qui leur est nécessaire.

L'Anezeh présente généralement une physionomie expressive, beaucoup de flamme; sa tête est sèche, assez souvent gracieuse, son encolure est longue et bien dirigée, ses rayons d'épaule sont bien orientés; il est remarquablement étendu, sa charpente osseuse est puissante, ses leviers très longs, ses hanches étendues, assez horizontales, ses articulations sont larges et près de terre, ses canons courts et très fournis; en somme c'est un animal très gracieux, étendu, puissant dans sa petite taille et remarquablement constitué pour galoper. Sa peau est très fine, son crin assez rare et son poil soyeux; de sorte que la peau se voit à travers le poil peu épais et semble constituer ainsi le fond de sa robe. Ce fait se remarque chez les sujets à peau noire, quand ils sont gris ou alezans.

Enfin l'aspect général de l'Anezeh indique la force, la noblesse et la supériorité de race. De tous les chevaux Arabes, les Anezeh sont les plus rustiques, les plus solides, les plus trempés et ceux qui offrent le meilleur tempérament. Ce ne sont pas des animaux fragiles comme on pourrait le croire. Pour s'en convaincre, il faut voir ce que les Bédouins, au cours d'un rezzou, leur demandent d'efforts et ce qu'ils rendent sous le cavalier.

D'ailleurs c'est en action qu'il faut voir le cheval Arabe pour juger, et non au repos, où il s'éteint. Mais dès qu'il est monté, il existe, se montre plein de feu et de courage, se grandit et tout s'harmonise en lui: c'est

un seigneur. Dessellez-le: il est tout autre.

Les Bédouins, avec raison, tiennent grand compte des signes caractéristiques de la tête. Son Altesse Royale le Prince Kemal-Ed-Din, fils de l'ancien roi Hussein, qui a parcouru le désert pour visiter les tribus nomades, et qui connaît parfaitement le cheval Arabe et l'aime passionnément, a défini les caractères de la jolie tête du cheval Arabe devant les membres de la mission des Haras Français en 1912. J'ai retenu sa leçon et les cinq points qui, d'après lui, caractérisent la jolie tête; mais je ne crois pas que tous les chevaux Arabes purs aient une aussi jolie tête que celle décrite par lui. Sur ce point, je suis beaucoup plus éclectique que lui, sachant parfaitement que les sujets de certaines familles très réputées, - je m'en suis aperçu dans les campements de Bédouins -, présentent souvent des particularités dans la tête, même des têtes volumineuses et communes. On peut remarquer ainsi chez certains Arkoub, famille très estimée, une protubérance du front que présentait "El Hassan". Les Ras-El-Fedawi, malgré leur grosse tête, sont aussi purs et pleins de qualités que les autres chevaux Arabes, puisque cette famille a donné le jour au fameux Darley Arabian.

2° : L'ARABE PUR DE SYRIE.

L'Arabe pur de Syrie, c'est à dire le cheval Arabe que l'on trouve dans le Hauran, sur la côte et dans la plaine d'Akkar, est un animal précieux qui ressemble encore un peu à l'Anezeh, mais qui, avec le temps, a emprunté à son milieu d'élevage certains caractères qui lui sont particuliers.

Il a une tête très fine et expressive, de la noblesse, une jolie silhouette, de la régularité, mais il manque généralement d'accentuation. Il est rond et effacé de partout, n'a ni l'apparence robuste ni la forte charpente osseuse de l'Anezeh. En outre il est moins étendu, moins fortement articulé et membré. Beaucoup des Arabes que nous avons connus anciennement dans les effectifs de nos dépôts d'étalons étaient des Arabes Syriens.

3° : L'ARABE DE LA REGION DE BAGDAD.

L'Arabe de la région de Bagdad, de Mossoul, et même de la plaine sèche d'Alep, présente encore un autre type de la race pure. Il a la tête petite, mais étroite, l'encolure souvent pas très juste, ses rayons ne sont pas très bien orientés, ses angles sont plus fermés que ceux de l'Arabe Anzehe. Mais il est plus ample; trempé et fortement membré, il présente souvent une puissance de l'arrière-main vraiment étonnante, ainsi que j'ai pu le constater chez certains sujets en Egypte. J'ai vu des Arabes de ce modèle et de cette provenance dans les écuries d'entraînement d'Alexandrie, tels Hud-Hud, roi de l'air, Whahag et Amir, dont on faisait grand cas. Personnellement je les estime beaucoup et, bien que je me sois appliqué à n'acheter que des Anzehe, j'ai voulu intentionnellement mettre un Bagdadin dans mon lot.

4° : L'ARABE PUR CHAMMAR.

Par suite des migrations, la race pure Arabe étend ses ramifications jusqu'en Mésopotamie. Mais dans cette contrée basse et riche, sous les effets d'un milieu d'élevage contrastant singulièrement avec celui d'origine de la race, les sujets Arabes ont emprunté les caractères qui les différencient beaucoup de leurs congénères.

Le Chammar pur Arabe est un animal assez vulgaire et commun qui n'est plus aujourd'hui de pur sang que par son ascendance. Il est pur à un degré tout à fait inférieur. Je l'ai systématiquement écarté de toutes mes acquisitions, malgré des offres nombreuses et pressantes.

Le Chammar est aisément reconnaissable. Il a plus de taille et de développement que ses congénères, mais tout cela aux dépens de la trempe et de la qualité. Sa tête est lourde, chargée en ganaches, son encolure n'est pas juste, son épaule est souvent droite, son dessus long, et, signe très caractéristique, il a les quatre pieds ensemble. Mais comme il a une forte charpente osseuse, de la profondeur, des hanches très semblables à celles des Anezeh, des membres épais et de plus, la formule de l'étalon, certains acheteurs se laissent volontiers tenter par lui. Il y a parmi les Chammar beaucoup de sujets lymphatiques, vessigonés et dépourvus de trempe. J'ajoute que ce ne sont pas les Chammar qui ont réussi le mieux dans nos dépôts d'étalons.

Tels sont les quatre types sous lesquels on voit actuellement la race Arabe. J'en ai établi la distinction pour que l'acheteur ne soit pas surpris des différences qu'elle présente, et pour qu'il soit à même de reconnaître la provenance d'un cheval pur Arabe d'après ses caractères. Par l'observation et un peu d'habitude, la chose n'est pas impossible.

RECIT DE MISSION.

J'entreprends maintenant le récit de ma Mission.

Par décision du premier Janvier 1925, Monsieur le Ministre de l'agriculture me désignait comme chef de mission, et à ce titre, me chargeait des achats. Il m'adjoignait Monsieur Denis, directeur du Haras de Pompadour, comme secrétaire pour tenir la comptabilité et Monsieur Barrère, vétérinaire du Haras de Tarbes, pour ce qui est de l'exercice de sa profession.

L'EXPOSE DE MES PROJETS.

Sachant que les éléments de la race chevaline Arabe pure étaient à peu près exclusivement entre les mains des tribus nomades, si peu connues et si fugaces, j'avais pris la résolution, malgré les difficultés et les fatigues qu'on me laissait entrevoir, de les rejoindre pour les visiter, au cours de leurs transhumances; jusqu'ici, nous n'avions guère sur elles que des renseignements insuffisants et imprécis, puisés dans les récits plus ou moins fantaisistes de quelques rares voyageurs ayant affronté le désert, et qui n'étaient généralement pas des hommes de cheval. Je tenais donc à profiter

des avantages que m'offrait la situation actuelle pour mettre à exécution l'un des plus beaux rêves de ma vie.

Je pensais avec raison que la mission, au moyen d'une puissante automobile, pourrait parcourir le désert, y faire des excursions utiles et s'abriter dans les postes méharistes français, qui lui fourniraient l'interprète indispensable pour se rendre sous les tentes des Bédouins. Mais toutefois, en projetant ceci, je ne voyais pas le désert aussi accidenté, aussi raviné qu'il ne l'est par endroits.

Mes projets étaient vastes. Je me proposais de voir, en Asie Mineure, à côté des chevaux de Beyrouth, de Homs, de Hama, et d'Alep, ceux des grandes tribus qui estivent, à partir d'Avril, dans toute l'étendue du désert et sur les bords de l'Euphrate, ceux des Chammar, des Beggara, des Affadle, des Khorsas et de la fraction des Feidhan qui séjournent dans le Bled du Djezireh et en Haute-Mésopotamie, et ceux encore des régions parcourues par le chemin de fer de Damas au Hauran.

Je fis part de ce projet à Monsieur le Ministre de l'Agriculture qui le transmit, avec avis favorable, à son collègue de la Guerre, et c'est à la suite des instructions données par ce dernier que Monsieur le Haut-Commissaire de Syrie voulut bien, avec beaucoup de bienveillance, me faire tracer sur une carte par ses services des renseignements, un itinéraire qui répondait entièrement à mes désirs.

Dès lors, j'avais l'assurance de pouvoir effectuer un voyage plein d'intérêt; mais je n'avais pas la certitude qu'il serait très productif. En effet, ainsi que je le savais, l'élevage dans ces pays diffère de ce que nous voyons en France et dans les pays d'Europe, en ce fait que ses buts ne sont pas commerciaux. Dans les tribus, l'élevage n'est qu'un moyen de remonter l'armée des combattants d'attaque ou de rezzou et de défense, qui compte parfois jusqu'à six mille hommes, dont, suivant le cas, vingt à soixante-dix pour cent sont cavaliers, les autres étant méharistes. Aussi, dans de pareilles conditions, les transactions sont difficiles et rares. Elles se font quelque peu en dehors du pays avec les Egyptiens, par l'intermédiaire de courtiers Arabes qui viennent chercher des chevaux de race pure destinés aux courses. Les Bédouins ont une répugnance extrême, nous l'avons appris à nos dépens, au cours de notre tournée, à se défaire de leurs chevaux de race et, plus encore, de leurs juments qu'ils préfèrent céder, sous certaines conditions leur réservant des produits, à d'autres Bédouins.

Ces considérations m'obligeaient à agir avec prudence; aussi, avant de m'embarquer, je résolus de mettre deux cordes à mon arc. Avant d'atteindre la Syrie, je pris la décision de visiter les écuries d'entraînement d'Egypte pour me rendre compte des ressources que pourraient, en cas de besoin, me procurer leurs effectifs. Cette sage précaution n'a pas été inutile.

DISPOSITIONS EN VUE DU DEPART ET EMBARQUEMENT
DE LA MISSION A MARSEILLE POUR ALEXANDRIE.

Dès les premiers jours d'Avril, la mission avait fait savoir à la Compagnie des Messageries Maritimes qu'elle avait l'intention d'acheter en Orient et d'importer en France douze chevaux, et la priait, à cet effet, de faire transporter de Marseille six boxes à Alexandrie et autant à Beyrouth. En même temps, une demande était adressée à la direction des douanes pour obtenir l'entrée en franchise des chevaux qui pourraient être acquis pour le compte de l'Etat Français quand ils parviendraient à Marseille.

Ces dispositions prises, la Mission s'embarquait, le 14 Avril, à Marseille directement pour Alexandrie, sur le Lamartine, bateau confortable acheté à la Russie. Au préalable, nous avons pris la précaution de faire légaliser nos passeports à Marseille par les services des consulats d'Egypte et de Palestine. Il y a quinze ans, une simple carte de visite suffisait pour circuler librement dans ces pays-là. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis la guerre, et surtout depuis l'assassinat du Sirdar, la police anglaise est intraitable et brutale au sujet des passeports qui doivent être présentés parfaitement en règle, à toute réquisition, si l'on ne veut encourir les pires désagréments.

Nous emportions avec nous, en plus de nos bagages, l'attirail de sellerie indispensable pour préserver de l'humidité et du froid au cours de la traversée en mer les chevaux que nous devions importer en France.

Nous avons aussi préalablement échangé à Marseille de la monnaie française contre de la monnaie égyptienne, et sur ce point, il nous était donné de juger dès le départ, l'étendue de notre sacrifice. Notre franc valait quatre sous. Cette question de monnaie : livres-sterling, livres égyptiennes, livres syriennes, livres-or turques, était fort ingrate avec le cours du change variant tous les jours. Monsieur Denis, qui s'est rendu fort utile au cours de cette mission, a eu le grand mérite de mettre ordre à tout.

Partis, comme je l'ai dit, le mardi 14 Avril de Marseille, nous débarquons le dimanche 19 à 8 heures, à Alexandrie.

L'EGYPTE.

A vrai dire, la terre des Pharaons n'était pas une inconnue pour moi. J'avais fait partie, en qualité de secrétaire, des deux dernières missions des Haras Français qui s'étaient rendues en Egypte, et j'avais séjourné dans ce pays deux mois en 1912, et deux mois en 1914. J'espérais bien y retrouver certaines personnalités sportives qui nous avaient particulièrement bien accueillis. Mais que de ravages fait la mort en quinze ans ! Le Pacha Kayat, qui nous avait vendu Telmese et Nibeh, était mort. M. Ismalun, qui nous avait vendu Farid, était mort. Je songeais mélancoliquement à mes deux anciens compagnons qui avaient subi le même sort.

Dès notre arrivée, après avoir subi les formalités insupportables de la douane, après avoir discuté avec ses employés qui prétendaient que les cou-

-vertures de chevaux qui nous suivaient, et dont nous avons fait usage il y a quinze ans, étaient neuves, et qui ne se sont déclarés convaincus qu'après avoir gratté des poils qui y adhéraient encore, et après avoir été rançonnés sans autre motif que de contribuer à faire rapporter au port d'Alexandrie la somme annuelle de quatorze millions de livres égyptiennes, soit plus d'un milliard cinq cent millions de notre monnaie, nous nous sommes rendus, à travers les rues sales et surabondamment peuplées, à l'hôtel Majestic, situé sur un superbe emplacement, près de la mer et du Consulat de France.

J'avais demandé à un de mes amis, major Anglais, très répandu dans le monde des courses, de vouloir bien me faire visiter les écuries d'entraînement, mais en débarquant, j'eus la désagréable surprise d'apprendre, par une lettre, que ce major, quoique gêné par un peu de paralysie hémiplegique, mais fort de son courage, n'avait pas su résister à la tentation d'entreprendre un voyage d'agrément en Amérique. En son absence, on m'envoyait son second, me disait-on, pour le remplacer. Celui-ci faisait la chronique sportive de certains journaux. C'était un homme de belle tenue et très correct, mais ignorant tout du cheval. En raison de ses relations avec les propriétaires d'écuries de courses, nous avons quand même utilisé ses services durant trois jours.

Toutefois, dès le début je lui ai fait entendre que son rôle se bornait à nous faire ouvrir les écuries, pour nous permettre d'examiner les chevaux que je lui signalerais. Préalablement, j'avais pris la précaution de me procurer le calendrier des courses d'Egypte, d'y relever les noms des meilleurs performers que j'avais classés ensuite par ordre de mérite, de taille, par robe, tout en soulignant ceux qui me paraissaient toucher à la fin de leur carrière et qui, par la suite, devaient être plus faciles à acheter. Je n'avais donc nul besoin qu'il me recommandât aucun cheval, le travail que j'avais fait me permettant d'aller vite sûrement.

Dès le jour de notre arrivée, nous commençons à quinze heures la visite des écuries d'entraînement.

Mais, avant d'aller plus loin, il convient je crois de donner un aperçu succinct de la situation chevaline d'Egypte et de l'institution des courses, dans l'intérêt des missions futures.

LA SITUATION CHEVALINE EN EGYPTE.

L'élevage du cheval était, il y a quelques années, à peu près inexistant en Egypte. En 1912, il n'y avait dans ce pays d'autres poulinières que celles du haras du Khedive Abbas-Hilmi, Lady Blunt, à Mattarieh. En l'absence du Khedive, je n'ai pas été autorisé à visiter son élevage, il m'a seulement été possible d'examiner à loisir les poulinières du Prince Mehomet-Ali et de Lady Blunt.

Le prince Mehomet-Ali possédait un haras assez important aux portes du Caire, sur le bord du Nil, à l'endroit même où, dit-on, fut recueilli le berceau de Moïse. Ses poulinières, grises pour la plupart, et semblant pro-

74.
-venir de la côte de Syrie, quoique assez régulières, ne présentaient pas l'aspect des sujets que l'on rencontre dans les grandes tribus nomades; elles n'en avaient ni le cachet, ni l'ossature, ni l'accentuation des formes. Dans ce milieu peu propice à l'élevage du cheval, elles avaient perdu un peu le type de l'animal du désert pour revêtir celui de l'animal domestique.

Lady Blunt possédait quelques poulinières, en petit nombre d'ailleurs, à Mattarieh, distant de vingt kilomètres du Caire, à l'endroit où, selon la légende, se réfugia la Sainte Famille lors de la Fuite en Egypte. Ses juments, quoique de petite taille, avaient bien le cachet Arabe, et comme elles furent accouplées, dès 1914, avec les deux étalons provenant directement du Nedj, et dont j'ai parlé précédemment, j'aurais pris un grand intérêt à voir leurs produits. Mais le haras de Mattarieh n'existait plus cette année quand je suis retourné en Egypte.

Il n'y avait donc pas d'élevage en Egypte, il y a peu de temps encore. Par suite, les nombreux chevaux nécessaires aux voitures d'Alexandrie et du Caire, ainsi que ceux nécessaires à l'armée, étaient des importés, provenant surtout de la plaine d'Akkar ou de la côte Syrienne.

Depuis une dizaine d'années seulement, quelques Egyptiens ont essayé de faire de l'élevage, élevage d'ailleurs fort restreint et qui ne réussit pas. La vallée limoneuse du Nil ne s'y prête pas. Ils accouplent les quelques juments qu'ils possèdent, avec des Anglais, en général fort médiocres. Ils obtiennent ainsi un cheval qu'ils appellent Country-bred, sorte d'Anglo-arabe fait sans méthode ni principe, absolument raté, qui n'a d'autre destination que les courses réservées à cette catégorie de chevaux.

Sous le rapport de l'élevage, l'Egypte est donc sans intérêt.

LES COURSES EN EGYPTE.

Le seul intérêt hippique qu'offre l'Egypte réside dans ses courses, que les Anglais ont organisées avec beaucoup d'intelligence, de précision et de méthode. En dehors de leur organisation, les dispositions qui les régissent sont les mêmes qu'en France et en Angleterre. Elles sont très suivies, très en vogue et sont la distraction favorite des Grecs et des Arméniens, puis-samment riches, qui sont installés à Alexandrie et au Caire. Elles sont placées sous le haut patronage du Roi et du Maréchal Allembly. A leur tête se trouve un comité directeur, dit " Jockey club of Egypt", dont le président est le Prince Omar Toussoum. Les fonctions de handicapeur, de juge, de starter et de secrétaire général sont remplies par des officiers du grade de colonel de l'Armée Anglaise. Il existe, en outre, quatre hippodromes. Celui de Karthoum, dans la Haute-Egypte, est destiné aux courses pour chevaux nés au Soudan.

En Egypte, les courses importantes se courent pendant la saison d'hiver, de Novembre à Mars, près du Caire, soit à Gezira, soit à Héliopolis, et pendant la belle saison, d'Avril à Septembre sur le terrain du Sporting club,

à Alexandrie. Je ne parle pas de l'aménagement de ces hippodromes qui est absolument le même qu'en France. Le pari mutuel y est organisé, et fonctionne de façon très régulière.

L'hippodrome de Gezira se trouve établi dans une île délicieuse du fleuve, à faible distance du Caire. Tandis que, par un contraste frappant, celui d'Héliopolis s'étale dans le désert poudreux, entouré d'un grand nombre d'écuries d'entraînement. Le plus important, celui du Sporting Club d'Alexandrie, couvre environ cinquante hectares, et est disposé pour les jeux de tennis, de polo, pour le golf et pour les courses. Deux pistes y sont aménagées, l'une en sable pour l'entraînement, l'autre gazonnée pour les courses. Toutes ces pistes d'Egypte sont dures et exigent des tendons résistants.

Les courses ont lieu à peu près toute l'année, le samedi et le dimanche, et chaque journée comporte sept épreuves. Le budget des courses d'Egypte s'élève actuellement à plus de sept millions de francs. Le montant des prix varie de quatre vingt à cinq cents livres égyptiennes.

Les courses d'Egypte sont ouvertes à trois catégories de chevaux, à savoir: aux Anglais, aux Country-bred, et aux Arabes. Les courses pour Arabes sont les plus intéressantes et de loin les plus nombreuses. Une commission spéciale examine avec beaucoup d'attention, d'après les Hugges qui lui sont soumis, d'après les précisions qui lui sont données, et d'après la taille et les caractères de conformation de l'animal, tous les chevaux présentés comme Arabes purs en vue des courses. Nul d'entre eux n'est qualifié Arabe s'il n'est préalablement agréé comme tel par cette commission souveraine.

Cette formalité remplie, les Arabes sont aussitôt classés suivant leur taille, dans la catégorie des grands Arabes ou dans celle des Arabes poneys. Les poneys ne doivent pas dépasser la taille de 1,42m au moment où ils sont amenés devant la commission; pour les reconnaître aisément on leur tond la crinière.

Le Jockey-club a institué trois classes de courses pour les grands Arabes et trois pour les Arabes poneys.

La troisième classe est ouverte aux débutants, (beginners), qui passent ensuite dans la deuxième classe, après un certain nombre de courses gagnées, et dans la première après le même nombre de courses gagnées en seconde. Les grandes épreuves sont réservées aux chevaux de première classe.

Une commission d'achat a tout intérêt à rechercher les sujets de première classe pour deux raisons: ils ont à leur actif des preuves de qualité convaincantes, et ils sont plus près de la fin de leur carrière de courses, ce qui permet de les acquérir à meilleur compte. Je n'ose pas dire toutefois qu'elle doit s'attacher à acheter les Arabes de grande taille de préférence aux Arabes poneys. Ces derniers ont souvent plus de cachet que les grands Arabes, sont souvent de meilleure souche et de meilleure provenance, et ont aussi souvent beaucoup de qualité; on sait pertinemment que la bonne taille du véritable Arabe est de 1,46m à 1,48m. Or les poneys qui ont été toisés à trois ans, à

16
1,42m alors qu'ils n'ont vécu que de privations, arrivent généralement deux ans après, approximativement à la taille normale que j'indique.

Le prix des chevaux Arabes est beaucoup plus élevé en Egypte qu'en Syrie, la valeur des chevaux étant influencée par l'importance du budget des courses. Un bon Syrien peut ne coûter que cent cinquante livres, tandis qu'un bon Arabe à l'entraînement en Egypte coûtera trois cent cinquante, quatre cents, et peut-être cinq cents livres. Je vois en effet que dans le Racing Calendar un Arabe tel Mikado ou Radwan peut arriver à gagner mille livres dans une année, soit plus de cent mille francs.

Il n'y a pas moins de quatre cents chevaux dans les écuries d'entraînement d'Egypte, parmi lesquels on peut évaluer à près de deux cent cinquante le nombre d'Arabes; la catégorie des Arabes seuls, à l'exclusion des Anglais et des Country-bred, présente pour nous de l'intérêt.

On voit dans les écuries d'Egypte des Arabes Chammar en grand nombre, des Arabes de la côte Syrienne ou de la plaine d'Akkar, des Arabes du Hauran, de la Transjordanie, de la plaine sèche d'Alep, de la région de Bagdad, et aussi fort heureusement quelques sujets provenant des grandes tribus nomades. Cet assemblage de chevaux Arabes de toutes les régions de l'Asie Mineure est un sujet d'études très captivant.

Les écuries d'entraînement en Egypte sont en général peu importantes mais très nombreuses: plus de cinquante. Les plus en vue sont celles du Roi, de Simon, de Fergusson, de Digby, du Cap Hill, de Farag, de Valensin, d'Aziz bey Rahmi, d'Ibish, de Benachi et de Cordabi.

Il y a de très bons jockeys, surtout pendant la saison d'hiver, et dont beaucoup nous sont connus: Allemand, Digby, Ryan, Collins, Sharpe, Lester, Le Pinte, Clark, Garcia. En dehors de ces fines cravaches, beaucoup de Soudanais montent comme jockeys, dont certains très convenablement.

LA VISITE DES ECURIES D'ENTRAINEMENT.

Dès le soir de notre arrivée à Alexandrie, nous commençons la visite des écuries d'entraînement. Mon intention n'était pas d'acheter à l'aller, des chevaux en Egypte qui pendant ma tournée en Syrie m'auraient coûté très cher d'entretien. Je souhaitais simplement distinguer quelques sujets de premier plan, dignes d'être achetés au retour en cas de besoin. De plus, je n'étais pas fâché d'exercer mon oeil à percevoir les qualités du bel et pur Arabe dans le milieu propice où j'étais: vaste champ d'études en fait.

Ce que j'avance à ce sujet est chose plus naturelle qu'on ne peut le supposer. La preuve en est qu'avant d'entreprendre en 1918 sa grande randonnée en Syrie et en Mésopotamie, Monsieur de Portes, qui eut la chance d'importer Massoud en France, demandait au Ministre l'autorisation de coucher à Constantinople, d'y séjourner deux mois, d'y visiter pendant ce temps les écuries des grands Seigneurs et du Grand Vizir pour apprendre, disait-il, à bien juger, à bien distinguer les différentes races de chevaux asiatiques.

Il ajoutait: " On donne généralement le nom de chevaux Arabes aux chevaux asiatiques, Syriens et Egyptiens qu'on ne distingue que faiblement de ceux nés dans l'Arabie Heureuse et dans l'Arabie déserte."

Notre première visite fut pour l'écurie Simon qui ne renferme pas moins de cinquante chevaux. Cet entraîneur, que je connaissais depuis quinze ans, ne nous montra tout d'abord que des animaux sans valeur, ou finis, dont il voulait se débarrasser. Parmi eux se trouvait Nawag, bon performer, parvenu au terme de sa carrière. C'était un cheval important, osseux, et dans son modèle très étalon. Mais il était Chammar, donc un peu commun, et de plus, assez dévié dans ses aplombs antérieurs; je n'en voulus pas. J'avais toutefois remarqué un animal passant au-dessus de son box une tête expressive, et je demandais à le voir. C'était Djin. L'entraîneur n'avait pas l'air porté à nous le vendre, et ne nous dit pas quelle brillante carrière il avait faite. Cependant, à force d'insistance il finit par dire que c'était un Krouch de la tribu des Feidhan, acheté à Deir ez Zor. Je notai ce beau cheval pour l'acquérir à notre retour.

Après lui, l'entraîneur Langford nous montra quelques animaux médiocres. Puis il nous fit examiner Sawan, un Arabe né en Egypte, qui mérite une mention spéciale. Ce cheval, très étalon, grand, profond, étendu, relevé d'avant main et membré, était malheureusement commun d'aspect et de tissu. Il ne représentait pas la fine fleur du désert que je cherchais. Mais je n'étais pas fâché d'avoir sous les yeux le type d'un Arabe Egyptien. Il me rappelait Whahab, né aussi en Egypte de père et de mère Arabes de Bagdad, qui fut importé en France en 1876, et employé à la Jumenterie de Pompadour, puis dans la circonscription de Villeneuve où il n'a pas mal produit. Sawak avait sa taille, son ampleur, sa forte charpente osseuse. Il est inutile d'ajouter que je n'avais pas mission ni envie d'acheter un Arabe de ce modèle.

De là le hasard nous fit rencontrer la cavalerie montée du Cap Hill. Je tenais beaucoup à voir chez lui le fameux Hud Hud, qui nous fit bonne impression. Certes il dénotait de la qualité et de la trempe, il était bien sorti de devant et son épaule était bien orientée, mais il était mal dessiné dans ses rayons postérieurs, mal d'aplomb devant, et en somme, trop défectueux pour pouvoir être acheté. C'était un Arabe de Bagdad. Je vis encore dans le lot de cet entraîneur certains chevaux tels que Moggib, Dahoug et Kufur. Ce dernier me plaisait; c'était aussi un Bagdadin, pas tout à fait assez profond dans son milieu mais très réussi de par ailleurs, que j'aurais certainement acheté si son paturon antérieur droit n'eût été entaché d'une exostose, conséquence d'un coup.

Dès le lendemain, je retournai chez l'entraîneur Simon, lui demandant de me montrer son célèbre performer Mikado à qui, après examen, je donnais la note suivante: performer de grand mérite, peu favorisé sous le rapport du modèle, enlevé plat, court d'encolure, rabattu dans sa croupe, d'un modèle

Quelques jours après notre arrivée, nous allâmes aux courses. La commission aperçut sur l'hippodrome des chevaux qu'on s'était bien gardé de lui montrer dans les écuries. Elle distingua aussitôt Hambani Rose, de l'écurie Simon, joli cheval plein d'espèce, fortement charpenté, très membré et dénotant beaucoup de qualité. Ce cheval fut de notre part l'objet d'un examen si attentif que les parieurs, ils nous l'ont avoué ensuite, se dirent que cet animal devait être le gagnant de la course, ou bien que la Commission Française n'était pas à la hauteur de sa tâche. Du coup, Hamdani Rose partit grand favori; c'est dire que les parieurs nous firent confiance et, heureusement pour notre réputation, ce cheval gagna la course très brillamment. C'était un sujet irrésistiblement tentant, mais comment l'acquérir après son brillant succès?... Son entraîneur vint à moi et dit: "Puisque vous n'avez pas voulu les autres chevaux de mon écurie que je vous ai fait voir, celui-là le voulez-vous?" Et comme j'avais intérêt à me taire il ajouta d'un ton railleur: "Cherchez donc le propriétaire de ce cheval, il est quelque part en Syrie". L'imprudent ne se doutait pas que le monde est plus petit qu'on ne le croit généralement, et que nous irions en Syrie, encore moins que nous y rencontrerions le propriétaire en question, et que nous lui achèterions son cheval, comme je le dirai plus loin.

Sur le champ de courses, parmi une soixantaine de chevaux nous avions encore noté comme jolis: Deirez zor, Kambula et Kawkab.

Le lendemain des courses, nous nous sommes rendus sur le terrain d'entraînement; nous y avons vu défiler un grand nombre de chevaux: Anglais, Country-bred et Arabes. Aucun de ces derniers n'avait de quoi nous tenter. Nous avons examiné, en particulier, Submarine, excellent performer, mais nullement étalon. Le soir, nous avons visité l'écurie Benachi, admirablement bien tenue. En examinant ses nombreux Arabes, je fis observer à Monsieur Benachi que l'un d'eux ne me semblait pas présenter les caractères de sa race. Il fut très surpris de ma remarque et me dit que ce cheval était bien un Arabe issu de père et de mère Syriens, mais qu'il était né en Egypte.

En suivant, nous avons visité l'écurie de l'entraîneur Fergusson; puis nous sommes parvenus à l'établissement du Roi. J'avais grand intérêt à voir Roi de l'Air, performer d'un grand mérite et l'un des chevaux les plus populaires d'Egypte. C'était un animal musculeux, profond dans la poitrine, avec une belle épaule, mais négligé dans les oreilles, court d'encolure, bref dans sa croupe et assez mal appuyé devant. Ce n'était pas un Anezeh, et vraiment son modèle ne me permettait pas de le payer les cinq cents livres qu'on en demandait.

Jusqu'à présent, la vue des grands cracks d'Egypte, Roi de l'Air, Mikado, Hud Hud, et Submarine ne m'avait procuré que des déceptions. Je demandai à voir un autre crack qui, paraît-il, se trouvait dans une écurie éloignée et qui était la propriété de Monsieur Ibish, un Kurde, à l'abord difficile.

El Sbaa, tel est le nom de ce cheval, me parut une merveille en comparaison

des chevaux de sa classe que j'avais examinés jusqu'ici et j'avais l'impression de n'avoir jamais vu un étalon Arabe aussi complet, d'un aussi beau modèle. Je ne crus pas prudent de faire, tout de suite, une offre à son propriétaire, pensant qu'elle serait rejetée. J'examinai alors un autre cheval de l'écurie sur lequel M. Ibish attirait mon attention, en me faisant observer qu'il était un des derniers rejetons de la grosse espèce des Seglaoui-Djedran. Il s'agissait d'un bel animal gris, très important et étendu, très fortement charpenté, mais à mon avis commun, lymphatique et peu trempé. Je ne me trompais pas dans mon appréciation. En effet, deux mois après, à mon retour en-Egypte, je le retrouvai horriblement claqué, hors de service.

En rentrant, l'Anglais qui nous avait accompagnés, entendant mes regrets de ne pouvoir momentanément négocier l'achat d'El Sbaa, nous donna l'assurance si formelle qu'il nous l'obtiendrait pour deux cent cinquante livres, que nous le laissâmes faire. Hélas! le lendemain il nous avoua tout confus que M. Ibish avait été très offusqué d'une offre aussi ridicule, et qu'il ne nous céderait jamais son cheval moins de six cents livres. C'était une affaire mal engagée, un insuccès. Je quittai Alexandrie fort contrarié de cette déconvenue, faisant des plans pour revenir à la charge d'une façon plus adroite, à notre retour, cette fois sans notre allié Anglais.

Le 22 Avril, nous parvenions au Caire, en compagnie de l'entraîneur jockey Digby. L'intérêt de cette journée résidait dans l'examen d'Outlaw, grand performer retiré de l'entraînement, et qui avait fait un an de monte. M. Benachi nous l'avait signalé comme étant l'un des plus beaux de ceux qui avaient paru sur le turf. C'était un Chammar, c'est à dire un animal commun, pas très juste dans l'encolure et assez dévié dans ses aplombs, mais important, osseux; en raison de sa qualité et de sa formule étalon, on pouvait songer à le revoir, si nécessaire. Tous les autres chevaux présentés à Héliopolis n'avaient aucune signification. La visite de l'écurie Bochler, au pied des Pyramides, fut pour nous d'un petit intérêt, ou plutôt l'objet d'une promenade charmante à travers cette plaine où Bonaparte, avec ses troupes disposées en carré, remporta la victoire sur les Mamelucks; il nous était agréable, à nous aussi, d'être contemplés cette fois par quarante et un siècles.

En somme, je quittai l'Egypte sachant que je pourrais y acquérir, en cas de besoin, au moins cinq bons chevaux.

DU CAIRE A DAMAS A TRAVERS LA PALESTINE ET LE HAURAN.

Pour ne pas perdre de temps à attendre le passage d'un bateau, je préférerais me rendre en Syrie à travers la Palestine. Ce voyage, d'ailleurs, offrait pour moi de l'intérêt: j'avais l'intention de voir si je ne trouverais pas de bons Arabes dans le voisinage de Nazareth, de Tibériade ou dans la traversée du Hauran. Je savais que M. de Portes avait réussi à acheter à Tibériade deux étalons Arabes à un gouverneur Turc destitué, il y avait cent ans. Dans tous les cas ces parages, en particulier Mozarib, constituaient autrefois

un poste stratégique pour l'acheteur; c'était là que se formaient les caravanes pour le pèlerinage de La Mecque. Très au courant de cela, MM. de Portes et de Danay ne manquaient pas de s'y rendre à cette occasion, ce qui ne fut jamais sans profit. Mais actuellement, avec les moyens de locomotion dont on dispose, la situation a changé: je l'ai appris à mes dépens.

De Tibériade j'aurais pu descendre le Jourdain, passer en Transjordanie pour y voir les Beni-Sakre, les Beni-Hassan et les Adwan. Mais n'ayant que peu de temps j'ai négligé, certainement à tort, de visiter ces tribus, sachant qu'elles étaient sédentaires, quoiqu'elles eussent procuré à l'administration des Haras de bons étalons, tels que Verasch, El Yahoudi, El Hassan, Aslani et Farid. J'avais hâte de courir après les tribus nomades au fond du désert.

Du Caire, la mission s'est donc rendue à Jérusalem en traversant, à Ismaïla le canal de Suez et de là, à Nazareth où elle est parvenue au moment d'une foire. Nous y avons vu quelques juments d'un beau type, toutes de robe grise; malgré leur expression de sang et leur cachet de race, je les ai prises pour des métis et non pour des sujets de race pure. Le hasard m'a fait rencontrer à Nazareth le Général Andréa, aujourd'hui Gouverneur du Djebel Druse, qui m'a donné sur les tribus nomades et le désert des renseignements très utiles.

A Tibériade, nous n'avons pu voir que des animaux vulgaires; la traversée du Hauran, par Deïra et Erzhaa, ne nous a donné aucun résultat. Nous apercevions dans le lointain le Djebel Druse, et au pied de cette montagne, l'emplacement de Soueïda.

Le Hauran est un vaste plateau semé de pierres, assez semblable à nos Caus-ses du Lot ou de l'Aveyron, mais entièrement cultivé et ensemencé de blé qui pousse trop hâtivement sous ce climat si chaud, et qui pour cette raison ne s'élève pas à plus de vingt cm. de terre. La moisson se fait à la main, en arrachant la plante et ses racines. Ce procédé se retrouve dans toutes les parties cultivées de la Syrie.

LA MISSION A DAMAS.

Nous parvenions enfin à Damas, vers neuf heures du soir, après de grandes fatigues. Le général Soule, commandant la Cavalerie de l'armée Française du Levant, avait envoyé au-devant de nous, à l'arrivée du train, deux officiers particulièrement serviables. L'un d'eux, le Capitaine de Goutel, est le frère d'un de nos camarades; l'autre, le Capitaine Coulont, qui parlait l'Arabe, allait devenir notre bon compagnon de route. Ces messieurs, au fait des renseignements fournis par divers postes de méharistes, relatifs à notre mission, dirent qu'il fallait nous attendre à ne pas trouver grand chose en Syrie, en fait de chevaux Arabes susceptibles de nous convenir. C'était un mauvais son de cloche et une première déconvenue. La seconde ne se fit point attendre. Aucun appartement n'étant libre dans les hôtels de Damas, par suite d'un passage de pèlerins, le Gouverneur de cette ville ne put mieux faire que de nous envoyer coucher sur les grabats de l'hôpital.

Le lendemain, le capitaine Coulont, qui était affecté au service des Haras Syriens, voulut nous faire visiter la station de monte de Damas.

Le service militaire des Haras, en effet, a créé en Syrie sept stations de monte, confiées chacune à un sous-officier; elles fonctionnent à Beyrouth, à Damas, à Zahlee, à Baalbeck, à Homs, à Hama, à Alep. Elles sont indispensables à l'élevage et rendent de grands services au pays. J'ai remarqué un bel étalon gris à Alep, et j'ai fort apprécié un Managhie à la station de Beyrouth. Parmi les vingt étalons constituant l'effectif des Haras, l'un d'eux est un cadeau d'Hatchem, chef des Feidhan, au Général Gouraud. On n'a pas su me donner de renseignements sur sa façon de produire, mais il vaut peut-être mieux qu'on ne suppose. A en juger par sa conformation, je l'ai pris pour un Obeyan, et si l'armée de Syrie voulait s'en saisir au profit des haras de France, je serais d'avis de l'essayer en raison de sa provenance.

A Damas, nous vîmes à la station deux étalons, dont l'un de grande taille, et l'on nous fit examiner aussi une assez belle jument qui n'était certainement pas de race pure, et dont on nous demanda six cents livres.

Note . ⊗ : Service des Remontes et Etablissements hippiques du Ministère de la Guerre.

LA MISSION A BEYROUTH.

Le 29 Avril, nous partions pour Beyrouth. Les villes de Damas et de Beyrouth sont reliées par la seule route convenable qui existe en Syrie, et qui se déroule sur un parcours de cent vingt kilomètres. Elle serpente, d'abord, dans les défilés de l'Anti-Liban, puis traverse la plaine fertile de la Bekaa; grimpe sur le Liban jusqu'à l'altitude de 1200m., passe près de Zahlee et d'Ain Sofar pour descendre sur Beyrouth, ville de deux cent mille âmes, sale, mal tenue, et dont le port est bien peu de chose comparé à celui d'Alexandrie. Toutefois, la vue sur le Liban est très belle, surtout par un coucher de soleil, bien que la chaîne de montagnes soit complètement dépourvue d'arbres. Quant au cèdre du Liban, il n'est plus qu'une légende.

La ville de Beyrouth est surmontée d'un vaste bâtiment, appelé le Grand Sérail, où se trouvent les bureaux du général Haut Commissaire de Syrie, et ceux de son Etat major. Notre premier soin, dès l'arrivée, fut d'aller présenter nos respects à M. le Haut-Commissaire, qui nous accueillit avec bonne grâce. Je profitai de cette circonstance pour aller saluer M. de Reffye, Ministre de France, que j'avais connu voici douze ans Consul de France à Alexandrie.

Le lendemain nous nous rendions à l'hippodrome de Beyrouth, pour voir les chevaux à l'entraînement. Régulièrement des courses y ont lieu, tous les dimanches à la belle saison; il fait partie d'un joli parc situé aux portes de la ville, et est attenant à la Résidence du Haut-Commissaire. Il est installé dans un terrain sablonneux tout parsemé de pins; la piste a environ mille six cents mètres, mais comme on l'a voulue gazonnée, et que le gazon ne pousse pas dans le sable, on a eu l'ingénieuse idée de la recouvrir 130

de chiendent qu'il a fallu planter à la main. On se rend compte du coût de pareille opération !

Les écuries d'entraînement de Beyrouth, bâties sur ce terrain, renferment environ cinquante chevaux, procurés par des courtiers qui les achètent soit aux tribus nomades, soit dans la plaine d'Akkar. Si l'un d'eux fait preuve de qualité, comme Hamdani Rose, par exemple, il n'est pas rare qu'il soit alors envoyé en Egypte, où le budget des courses est plus substantiel qu'à Beyrouth. Mais de ces cinquante chevaux, pas un ne pouvait nous convenir.

Nous allâmes ensuite visiter le Haras créé par le Service de la Guerre. Son effectif est de huit poulinières, et deux étalons. L'un d'eux est très beau. Les juments me produisirent une assez bonne impression, trois ou quatre d'entre elles ayant certainement une réelle valeur; elles étaient trempées, beaucoup présentaient dans leur petite taille le type de la jument du désert.

Si cette jumenterie ne donne pas tous les bons résultats que l'on peut en attendre, cela tient à son milieu d'élevage: il faudrait la transférer à El Amra, sur la lisière du désert, où le service militaire possède de frais pâturages et de vastes bâtiments. Je fis part de cette idée au Colonel Denis, chef d'Etat Major du Haut Commissaire; il m'objecta que, loin de toute surveillance et à proximité du désert, il n'y aurait à El Amra nulle sécurité pour ces animaux, qui courraient le risque d'être enlevés par les tribus nomades.

Le premier Mai ne nous fut pas une journée de chômage. Nous la mîmes à profit pour nous procurer les moyens d'effectuer notre grande randonnée dans le désert. Nous souhaitions trouver une automobile puissante et solide, nous mettant à l'abri de pannes très dangereuses dans ces parages. Encore nous fallait-il un chauffeur habitué au désert, qui consentît à nous faire parcourir de longs espaces dans des terrains pierreux et ravinés, en dehors des pistes, jusqu'au campement des tribus nomades ! Après de longs pourparlers dans les garages de Beyrouth, nous trouvâmes enfin l'auto qui nous convenait: une Américaine "Hudson" de trente chevaux, pour trois cent trente francs par jour, ce qui n'était pas cher, l'essence et l'entretien du chauffeur n'étant pas à notre charge, et compte tenu du fait que nous avons souvent parcouru plus de trois cents kilomètres par jour. Nous devions "cueillir" le chauffeur spécial qu'il nous fallait à notre passage à Damas.

Nous avons profité de notre court séjour à Beyrouth pour nous faire confectionner des costumes Kaki, et arborions le casque en liège indispensable pour nous protéger des ardeurs du soleil. Nous abandonnions nos malles et tous nos effets de voyage dans un hôtel pour n'emporter dans nos valises que le strict nécessaire.

Au moment de quitter Beyrouth, M. Denis me faisait une agréable surprise: il avait découvert, m'apprenait-il en souriant, le propriétaire d'Hamdani Rose, le cheval que je désirais tant acheter en Egypte. Il ne l'avait pas vu en personne, mais avait causé avec l'un de ses fils, qui l'avait assuré que son père nous vendrait le cheval pour trois cents livres, peut-être moins en marchandant. 131

93.

Fort de cette bonne nouvelle, nous partîmes pour Damas, où nous arrivâmes trois heures après. Cette fois tout était prêt pour nous bien recevoir à l'hôtel d'Orient. Notre premier soin fut d'aller saluer le Général Soule, commandant la Cavalerie de l'armée du Levant, et Directeur des Haras, dont je ne saurais trop faire l'éloge. Il a droit à toute notre reconnaissance. Il a bien voulu nous donner tous les renseignements nécessaires, et tous les moyens en sa possession pour nous permettre de bien remplir notre mission. De plus il nous promit de venir nous rejoindre à Hama, à notre retour, pour nous accompagner chez les Sbaas, et il tint parole.

LE REPERAGE DES TRIBUS NOMADES ET DERNIERES DISPOSITIONS AVANT D'ENTRER DANS LE DESERT.

Le temps pressait; nous nous rendîmes chez le chef militaire du contrôle des bédouins pour apprendre où se trouvaient momentanément, dans le désert, les tribus que nous voulions atteindre. Il nous dit que le moment, pour notre départ, était propice, et nous conseilla de nous mettre en route en toute hâte si nous voulions trouver la grande tribu des Sbaa Gmossa et celle des Feidhan de Moudjehem dans les environs de Palmyre. Examinant notre itinéraire il ajouta: " Vous ne ferez pas un pareil voyage sans privations, ni fatigue; mais si vous souhaitez faire des achats, croyez-moi, emportez de l'or ! " Sa recommandation, bonne du point de vue de la réussite de notre mission, l'était moins pour notre sécurité. Voyager sans escorte dans le désert n'était pas chose prudente, avec la grosse somme que nous emportions, au moment où se levait une effervescence qui allait se traduire, deux mois plus tard, par des troubles sanglants, où l'on signalait des actes de brigandage dont l'un venait de coûter la vie dans ces parages, à la femme du Consul de France à Bagdad. Mais nous n'envisagions rien de pareil: nous n'avions d'autre préoccupation en tête que d'atteindre les tribus nomades.

Suivant l'avis du Commandant, nous nous procurâmes donc des livres-or turques, pour la valeur de cent vingt mille francs, que nous portions sur nous dans des ceintures spéciales. Après quelques achats de provisions à la Coopérative, nous étions prêts à affronter le désert, emportant pour nous défendre, le cas échéant, un Browning et deux carabines, dont l'une fonctionnait si mal qu'elle avait droit aux Invalides.

Le chauffeur aussi était là: il ne valait pas cher et je lui dois une mention spéciale; nous l'appelions le Sacripant. Mais c'était un virtuose du volant, habitué au désert, faisant souvent le trajet de Damas à Bagdad, incomparable pour faire franchir à sa machine des obstacles apparemment insurmontables. Nous devons beaucoup à sa maîtrise. Il nous a fait parcourir des ravins, des espaces pierreux, escalader des hauteurs et passer l'Euphrate sur des barques, tout cela sans encombre. Il s'entretenait certainement avec l'argent que nous lui avançons pour acheter de la "benzine", 132 mais c'était si peu onéreux; il se nourrissait d'oignons, de laitue et d'orange, et malgré cette sobriété à faire mourir de jalousie un chameau, il

était très dur à la fatigue. Un soir cependant, épuisé, il nous signifia que le lendemain il serait mort; heureusement il n'en fut rien.

Les pannes, dans le désert, peuvent s'avérer néfastes: témoin ce jeune Musulman parti en auto chasser la gazelle, avec trois amis. Tombés un jour en panne, il fut aussitôt, nous dit-il, encerclé par des Méharistes armés qui leur demandèrent de quel droit ils chassaient dans le désert. Ce préambule assez semblable à celui de la fable "Le loup et l'agneau", trahissait l'envie des Méharistes de les dévaliser, et peut-être davantage. L'un des jeunes gens eut la présence d'esprit de répondre: "ils venaient d'être autorisés à chasser par leur chef, qui leur avait d'ailleurs bien recommandé d'avoir recours à leurs services en cas de besoin." Ce jeune Musulman se tira ainsi d'un pas dangereux, non sans frayeur. Celui qui rapportait le fait jura qu'on ne l'y prendrait plus.

LE DESERT. (mot européen pour "al Badiya !")

Le lundi 4 Mai, nous partions pour Palmyre. L'étape était de deux cent cinquante kilomètres. A six heures déjà, le soleil dardait ses feux sur la ville de Damas, dont les maisons à l'aspect terreux s'ont accrochées comme des nids d'hirondelles aux parois de l'Anti-Liban. Nous empruntions tout d'abord la route de Hama qui, hors des faubourgs populeux, traverse les jardins si réputés qui étalent leur belle végétation au pied de la ville. Elle suit, sur quelques kilomètres, la montagne, qu'elle escalade au premier col venu, et l'on roule, dès lors, sur un vaste plateau. A la hauteur du village de Djeroud, nous quittâmes la route pour nous orienter vers l'Est, sur la piste menant vers Bagdad. Nous étions alors en plein désert; notre auto dévorait l'espace, imprudemment d'ailleurs, car un ressaut de terrain pourtant imperceptible nous projeta contre l'armature en bois du toit de la voiture d'une façon si brutale, que nous restâmes un instant assommés par le choc. Il fallut modérer le train.

Nous nous trouvions engagés dans un vaste couloir, large de trente kilomètres mais sans limite au devant, et menant tout droit à Palmyre. Les parois de gauche étaient formées, sur cent cinquante kilomètres, par un contrefort du Liban et celles de droite par une succession de montagnes: le Djebel Wustani, le Djebel Ruak, et le Djebel Sanaya. C'est à proximité de cette dernière que s'étale Palmyre.

Dans ce couloir surchauffé se présentèrent à nous les curieux effets du mirage. Nous apercevions à huit cents mètres devant notre voiture une inondation générale, d'immenses étangs dont les eaux baignaient le pied des montagnes, qui présentaient à nos yeux leur reflet. Mais l'eau fuyait à notre vitesse, et, à mesure que nous avancions ne demeurait plus que le sol brûlant. Quelquefois, au loin, apparaissaient des caravanes. Leurs chameaux nous paraissaient gigantesques, à distance, aussi grands que des montagnes. Même les

petites plantes du désert nous semblaient parfois une caravane de chameaux.

Durant le parcours, nous n'avons rencontré que des Arabes Méharistes ou bien, par hasard, un Bédouin poussant la charge sur son cheval pour se mesurer à notre voiture. Il était près de onze heures lorsque nous commençâmes à distinguer nettement devant nous la masse du Djebel Amour. Le Djebel Senaya serrait déjà notre route de plus près, et nous apercevions le col assez élevé qu'il fallait franchir pour nous dégager de l'étreinte du couloir où nous étions. Dès ce moment, nous eûmes la joie de voir les premières tentes des Anezeh, aisément reconnaissables à leur toile noire en poils de chameaux. Elles s'étendaient à perte de vue: certains campements couvrent plus de cinquante kilomètres. Étions-nous en présence des Sbaa, des Feidhan ou des Roualla ? Déjà notre voiture commençait l'ascension du col, qui allait nous démasquer un nouvel horizon.

PALMYRE.

Depuis le sommet, un magnifique spectacle s'offrit à nous: en face, la masse du Djebel Amour, tout près à gauche sur un pic, les pans de murs d'un antique château fort, qui se prêtaient une mutuelle assistance pour ne pas croûler sous le poids des ans; enfin, à nos pieds, les importantes ruines de ce qui fut jadis la puissante ville de Palmyre, rivale, en ses beaux jours, de Tyr et de Baalbek. Mais, par cinquante cinq degrés, alors que nous ne pouvions toucher sans nous brûler aux parois de notre véhicule, nos yeux cherchaient, à travers nos verres noirs, le Palace Hôtel où nous abriter. Hélas ! En dehors des ruines, on n'apercevait qu'un petit bâtiment surmonté d'un drapeau Français: le poste des Méharistes. Tout près s'élevait une imperceptible mesure de terre noire, offrant une petite ouverture par laquelle on nous introduisit. Elle avait l'apparence et la disposition d'une souricière. Elle devint notre quartier général, et comme ses murs en terre formaient une carapace nous protégeant du soleil, nous n'y fûmes pas mal. L'hôte était fort aimable et attentionné, assurant à lui seul tous les services. Il nous avoua avoir songé, pour améliorer sa destinée, à transporter ses pénates dans quelque ville, mais le mal du pays le retenait là.

Il était midi. Les officiers méharistes nous firent savoir qu'ils passaient à table, et que des couverts étaient mis à notre intention. L'estomac aux talons, nous acceptâmes l'invitation. Nous fûmes reçus dans une petite salle, par huit officiers accoutrés d'une chemise, d'un pantalon et d'une semelle sous la plante des pieds: simple mais pratique. Ils se montrèrent fort accueillants et gracieux à notre égard. Pendant que nous touchions du bout des lèvres à notre brouet noir, menu de Spartiates, j'en profitai pour informer le Commandant du poste que nous souhaitions rayonner dans le désert pour y visiter les tribus nomades. Il m'apprit alors que nous avions vu, en venant, les tentes des Sbaas Gmossa, et que leur chef, Béchir Ibn Merched, se trouvait précisément à Palmyre en ce moment. " Je vais le faire venir, ajouta-t'il, pour lui demander de vous montrer lui-même son campement. Mais je vous préviens qu'il vien-

-dra l'oreille basse, car je le traque depuis longtemps afin qu'il nous remette les six mille livres-or qu'il nous doit". Quelques instants plus tard se présentait Béchir, suivi d'un conseiller. C'était un bel homme à barbe grise, grand, osseux, large d'épaules, probablement sexagénaire, et portant un gros revolver à la ceinture. Son visage rébarbatif, rien moins que tendre, lui conférait bien l'aspect d'un chef de tribu nomade. Il accéda à notre demande. Nous l'embarquâmes dans notre auto et partîmes pour le campement.

LA MISSION CHEZ LES SBAA-GMOSSA.

Chemin faisant, quelle n'était pas ma joie ! J'allais visiter, en compagnie de son grand chef, la célèbre tribu des Sbaa, la plus réputée pour ses chevaux avec celle des Feidhan... Allais-je pouvoir y acheter des animaux ayant la flamme et la régularité du cheval Arabe de Géricault, ou bien un Arabe de la noblesse et de l'ampleur de celui du monument de Mehemet Ali, à Alexandrie ? Ou bien encore ayant la grâce du Sbaa Edhen, que j'avais connu étalon à la jumenterie de Pompadour ?... J'en étais là de mon rêve quand nous parvînmes à destination. Mais alors, quelle désillusion ! Je ne voyais que des chevaux squelettiques, des morts debout, la peau trouée par les os. Ces pauvres bêtes affamées creusaient le sol du pied, allongeaient leurs lèvres minces, essayant d'arracher un morceau de racine enfoui là. Quel spectacle navrant ! Et cependant il y avait de jolies bêtes, avec de l'ossature, de belles épaules, des dessus rigides et du membre. Elles faisaient mal à voir. Certaines juments étaient suitées de produits ne manquant pas de régularité, de distinction, mais tous étaient étiques.

Comme je m'étonnais d'un pareil état de choses, Bechir nous dit que, pendant la guerre, beaucoup de jolis chevaux avaient été raflés à la tribu, par les Turcs, les Allemands, ensuite par les Anglais. Le mauvais état des bêtes résultait, nous expliqua-t'il, des froids de l'hiver et de la disette de printemps. Le thermomètre était descendu à moins seize degrés, tout le désert avait été recouvert de neige. Peu de chevaux avaient pu résister à ces intempéries, et la pénurie d'orge, la sécheresse du printemps provoquaient un désastre. Les juments qu'il nous fut donné de voir étaient surtout des Obeyan et des Managhie, deux familles très estimées.

Nous savions que Béchir, en raison de sa dette, se méfiait de nous, et mes compagnons songèrent qu'il refusait de montrer les plus beaux sujets de sa tribu, ne présentant que le rebut. Tel n'était pas mon avis, mais pour m'en assurer, je demandai à voir l'étalon utilisé au service de la Jumenterie. A tous points de vue, j'avais grand intérêt à l'examiner. On nous montra un poulain gris de trois ans, toisant un mètre quarante six, assez fortement charpenté, avec de belles hanches, assez membré et trempé, mais loin de terre et serré devant, comme un animal qui n'a pas mangé. Je lui reprochais en plus son épaule droite et ses jarrets clos, quoique larges. Ce poulain pouvait être

de bonne souche, mais, même mis en état, ne pouvait s'avérer, sous le rapport du modèle, qu'un sujet assez ordinaire.

Béehir nous dit que sa tribu vendait les poulains à six mois ou un an, fait rationnel car, avec la nourriture dont elle dispose, ces animaux, en restant là, ne pouvaient acquérir un développement convenable. Les poulains se vendaient par l'intermédiaire de courtiers à des Egyptiens, en vue des courses. Ou parfois ils s'en allaient dans les parages de Ham, d'Alep et de la plaine d'Akkar. L'importante tribu des Sbaa possède entre mille cinq cents et deux mille chevaux.

Au cours de notre visite se produisit un fait curieux, qui prouve encore que les Arabes ne font pas naître leurs chevaux dans un but commercial. Un Bédouin vient nous prévenir qu'il désire nous montrer une magnifique jument, mais qu'il ne peut la conduire à nous pour une raison cachée. Nous faisons alors les quelques kilomètres qui nous séparent de sa tente; à peine sommes nous en présence de la bête, belle et importante jument, ample et très fortement charpentée, qu'une femme surgit comme une furie, enlève la longe des mains du Bédouin et ramène la bête chez elle. L'incident, rapide comme l'éclair, suffit à me laisser supposer que la volonté féminine n'est pas une chimère, même en Orient.

Nous prîmes congé de Béehir pour regagner notre gîte; auparavant, souhaitant avoir le coeur net au sujet de cette présentation; nous avions offert une belle somme à un courtier si le lendemain, par son intermédiaire, il nous était possible de traiter une affaire. Le courtier ne reparut pas. Ce fut pour nous la confirmation de la triste réalité: nous ne pouvions rien acquérir dans cette tribu. La journée ayant été bien remplie, dès notre rentrée au bercail nous eûmes droit à un sommeil plus que mérité.

A LA RECHERCHE DES FEIDHAN.

Le lendemain cinq Mai, nous prenions la route dès l'aurore. On nous avait signalé la présence de Moudjehem, chef de la plus importante fraction des Feidhan, dans la région de Soukné, à quatre vingt kilomètres de Palmyre dans la direction de l'Euphrate. Cette tribu passe pour élever les meilleurs chevaux du désert, les plus beaux de surcroît. Aurions-nous une compensation à la journée de la veille, ou bien courrions-nous de Charybde en Scylla ?...

A peine avions-nous parcouru trente kilomètres que nous fut donnée l'occasion d'une chasse fortuite à la gazelle. Nous aperçumes dans la plaine, sur un sol assez uni, un troupeau devant nous: la tentation était irrésistible. Notre chauffeur, le plus enragé, nous emporte de toute la vitesse de notre voiture vers les bêtes un instant ahuries de voir arriver cette trombe. Au risque de tout casser, et de nous tuer, nous dispersons la bande à quatre vingt à l'heure; notre chauffeur, d'une adresse merveilleuse, lance sa machine à la poursuite de l'une des gazelles, s'accroche à ses flancs, suit les courbes qu'elle décrit et ne la lâchera plus avant qu'elle ne soit touchée

28

par une balle. La poursuite avait duré six minutes, sur six kilomètres. Les cahots de la voiture étaient si violents qu'il fallut sept balles à Monsieur Denis, notre Nemrod, pour abattre cette pauvre bête. Un Arabe, à cinq cents mètres de là, entendant siffler les balles, faisait à genoux des signes désespérés pour être épargné, lui et son âne. En un instant la gazelle fut ouverte, ficelée, et ligotée sur le marche-pied de l'auto. Cette chasse mouvementée nous ayant fait perdre la piste de Soukné, il nous fallut plus de vingt kilomètres pour la retrouver, en terrain accidenté et rocailleux.

LA MISSION CHEZ LES FEIDHAN.

A notre entrée dans le village de Soukné, nous fûmes impressionnés par la vue et l'odeur d'une charogne saignante et puante que dévoraient des chiens. Mais aucun des indigènes n'y prêtait attention, ni n'en paraissait incommodé. Le Moudir nous reçut. Pendant la cérémonie usuelle du café, il nous informa que Moudjehem devait camper à l'Est du Mont Bechri, quarante kilomètres plus loin; il nous donna un guide pour nous accompagner. Notre chauffeur comprit alors son erreur: il avait accepté de nous piloter dans le désert, et maintenant se dressaient sur tout le parcours de grosses roches, ou des ravins profonds. L'auto, que parfois nous soutenions pour l'empêcher de verser, menaçait constamment de se briser. Qu'eussions-nous fait en cette occurrence, avec nos cent mille francs-or dans la ceinture? Enfin, lorsque nous eûmes péniblement atteint l'Est de Bechri, un Bédouin nous signala que Moudjehem au contraire se trouvait à l'Ouest du Djebel.

Il fallut alors longer sur trente kilomètres le pied raviné de la montagne, pour arriver à la tente du chef, dressée sur une hauteur. Il était grand temps, car déjà des caravanes se mettaient en route, et l'on pliait les tentes.

Moudjehem nous accueillit très gracieusement dans son campement, nous offrant du café exquis et des cigarettes de luxe. C'était un seigneur, jeune encore, grand et bien tourné; sa physionomie sympathique contrastait singulièrement avec la face de reître de Béchir. Le Général Andréa, rencontré à Nazareth, m'avait dit de me recommander de lui auprès de ce Cheik. Moudjehem avait la réputation d'un francophile; il l'avait prouvé durant la guerre en appuyant avec sa cavalerie l'action des troupes françaises à Deir Ez Or. Sa conduite lui avait valu la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur. Il était entouré d'hommes grands et fortement constitués. Derrière se trouvait un vieillard de cent trois ans, nous dit-on; la vie dans le désert, décidément, n'est pas moins longue qu'à Paris. Les femmes des Feidhan, autant que nous avons pu en juger, sont de grandes et solides gaillardes respirant la santé. Elles ne changent pas de toilette trois fois par jour, - on dit même qu'elles n'en changent qu'à l'occasion de leur mariage-, mais elles se chargent de toutes les corvées les Bédouins étant exclusivement hommes de guerre, occupés à défendre famille et troupeaux, et pillant à l'occasion les tribus voisines.

Dès l'arrivée je fis annoncer à Moudjehem par l'interprète, que nous venions

23

à lui parce qu'on nous avait assurés que nous trouverions chez les Feidhan les plus beaux et les meilleurs chevaux du désert. Hélas, nous ne fûmes pas plus heureux que chez les Sbaa: Moudjehem nous dit qu'en raison de la sécheresse, il avait dû envoyer pacager la majeure partie de sa cavalerie dans les parages de Rakka et d'Alep. Il ne pouvait nous montrer que quelques sujets, non parmi les plus beaux. Nous avons toutefois remarqué des juments qui, pour n'être pas de premier ordre, n'en étaient pas moins d'un modèle fort appréciable, présentant beaucoup de cachet de race, de l'os et du sang.

Moudjehem nous donna d'excellents renseignements sur les familles des chevaux constituant la majeure partie de l'effectif de sa tribu. Il nous parla des Obeyan, des Hamdani, des Seglaoui, des Heife, des Krouch, et ajouta que toutes ces familles étaient également appréciables. Puis il eut l'amabilité de nous remettre deux lettres de recommandation pour qu'on nous présentât, à notre passage, les chevaux de sa tribu qui se trouvaient vers Alep.

De même que les Sbaa, les Feidhan vendent leurs poulains à six mois, dans la plaine sèche d'Alep où on les élève pour les revendre à des courtiers qui les achètent en vue des courses d'Egypte. Celles-ci, je le souligne, constituent un puissant stimulant et un débouché sérieux pour la production du cheval Arabe des tribus nomades.

Nous reprîmes le chemin de Palmyre, où nous fûmes vers trois heures pour déjeuner. Nous offrîmes aux officiers Méharistes la gazelle tuée, dont nous nous réservions un cuissot. Nous espérions bien nous en régaler, avec une bonne sauce chevreuil, ainsi qu'il eût été servi dans les bons restaurants de Paris, mais notre maître queux, hélas ! ne sut qu'en faire une pièce bouillie et fade. Dans la soirée, nous visitâmes les Méharas, animaux qui peuvent passer quinze jours sans boire ni manger, et qui, si on l'exige, parcourent cent kilomètres en un jour. Ceux provenant du Nedj sont estimés les plus rapides; le poste militaire de Palmyre en possédait deux cent cinquante.

LE TRAJET DE PALMYRE A DEIR EZ ZOR, SUR L'EUPHRATE.

Nous partîmes le lendemain six Mai pour Deir Ez Zor, sur l'Euphrate. L'étape était d'environ deux cent cinquante kilomètres. Avec regret nous quittions les officiers si sympathiques de Palmyre. Je ne puis penser à leur accueil sans éprouver une profonde tristesse, car nous ne devons plus les revoir. Trois mois après notre passage, quand la nouvelle du désastre de la colonne Michaud se répandit comme une traînée de poudre dans le désert, les Bédouins profitèrent de l'occasion pour attaquer à l'improviste les Méharistes de Palmyre et les tuer tous. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à ces officiers français victimes du devoir et de leur dévouement.

Le trajet de Palmyre à Deir Ez Zor passe par Soukné; la piste est bonne jusque là; mais ensuite, elle traverse sur cent soixante dix kilomètres une immense étendue de bled accidenté, raviné et rocheux. D'innombrables cadavres de chameaux jonchaient le sol sur tout le parcours, attestant de la rigueur

30.
du dernier hiver. C'était lugubre. Enfin, un peu avant midi, nous aperçûmes les eaux de ce grand fleuve qu'est l'Euphrate, et atteignîmes Deir Ez Zor, ville de vingt cinq mille habitants qui s'étale sur la rive droite.

Notre première rencontre fut celle du capitaine Méhariste dont Pierre Benoît, dans son roman "La Châtelaine du Liban", fait ressortir le beau caractère. Il connaissait bien la région et aurait pu, m'avait dit le Général Andréa, nous fournir d'utiles renseignements pour nos achats. Mais le Capitaine des Spahis qui nous accompagnait estima, un peu froissé, que pareilles questions dépassaient la compétence d'un officier Méhariste. Pour ne pas le désobliger, je n'insistai pas.

A midi, le Colonel Rippert, qui présidait le mess des officiers, nous accueillit très gracieusement à sa table. C'était un homme aimable, simple et très spirituel. Il allait nous mettre entre les mains du Capitaine des Renseignements, et tout était prévu pour la présentation des chevaux dans l'après-midi.

Après déjeuner on m'installa dans la chambre qui m'était destinée; c'était une toute petite pièce hexagonale dominant de ses immenses ouvertures grillagées un grand jardin potager. La cage d'un perroquet ! A peine y étais-je que les préoccupations m'envahirent: j'avais traversé le désert dans toute sa longueur, visité les deux tribus nomades les plus importantes, tout cela sans profit pour ma mission ! N'allait-on pas dire que j'avais entrepris un voyage d'agrément plutôt que profitable ?... Cette idée m'étant particulièrement pénible, j'aurais été découragé si, malgré tout, je n'avais eu confiance en mon étoile.

Le soir on nous présenta une vingtaine de chevaux. A part deux étalons que l'on pouvait regarder, tout le reste était médiocre. A l'issue de cet examen, nous remontâmes sur une dizaine de kilomètres le cours de l'Euphrate pour voir un étalon réputé le plus beau de la région. Il s'agissait malheureusement d'un cheval gris, effectivement très beau, de bonne taille, régulier, distingué, très ample, remarquable dans son milieu et assez fortement membré. Il était seulement un peu critiquable dans l'orientation de son épau-
-le, et dans ses genoux. Mais c'était un bel animal, à acheter sans hésitation, n'eût-il été de robe grise ! Il me répugnait de commencer mes achats par un gris, sachant les difficultés que font nos éleveurs pour utiliser des reproducteurs de cette robe. Puis la pensée de faire convoier un seul cheval sur un parcours de six cents kilomètres me refroidissait aussi; bien que l'on m'offrît cet étalon pour deux cents livres turques, prix raisonnable, je préférerais ne pas m'en charger avant de connaître le résultat de ma tournée en Syrie. En rentrant, nous vîmes une toute petite jument Seglaoui, qui ne devait pas peser plus de deux cents kilos, ce qui ne l'empêchait pas de porter allègrement son cavalier. Elle me plaisait infiniment avec son cachet de race; de plus, elle était suivie d'un fort beau poulain. Je l'eusse volontiers achetée si je ne l'avais rencontrée dans un endroit aussi éloigné. La jour- 139

-née s'achevait, et rien de positif.

Le soir au cours du dîner, je fis part de mes projets au Colonel. Nous pensions dès le lendemain passer l'Euphrate et nous diriger vers Hassetche, à cent soixante kilomètres de Deir Ez Zor, pour visiter, dans les parages de Chedadi, le campement des Chammar et, au retour, celui des Anezeh Beggara, au pied du Djebel Abdul Aziz. Le Colonel nous dit que ce projet était momentanément irréalisable: une action militaire, déjà préparée, allait se déclencher dans ces parages contre les Beggara, qui venaient d'assassiner un agent de la Société des Nations. Dans ces conditions nous ne pourrions rien faire d'utile, mais nous risquions fort de n'en pas revenir. C'était formel. "Nous partirons donc pour Rakka, dis-je, car nous n'avons pas le temps de nous attarder."

"Encore une recommandation, fit-il: si on vous arrête en route, ne tirez pas. Ne suivez pas l'exemple de ce médecin principal qui, l'an passé, se servit de son arme et fit tuer un colonel près de lui, lui-même ne valant guère mieux." Je le remerciai de sa sollicitude. " Nous aurons la chance de ne pas être arrêtés," lui dis-je en riant. Le parti le plus commode pour nous était de ne pas admettre cette éventualité, chargés que nous étions de cent vingt mille livres-or. Le Colonel avait cependant de bonnes raisons de craindre à notre sujet. Renonçant à notre tournée d'Hassetche, nous avions gagné trois jours sur les prévisions de notre itinéraire, et ce fut peut-être notre salut, comme on le verra plus loin.

DE DEIR EZ ZOR A RAKKA EN REMONTANT L'EUPHRATE.

Le lendemain 7 Mai, nous attendions en vain quatre chevaux qui devaient venir de la rive gauche. Le pont de Deir n'existe plus depuis la guerre, et la traversée du fleuve se fait péniblement par des moyens de fortune. A neuf heures, les chevaux n'arrivant pas, nous partîmes pour Rakka, à deux cents kilomètres en amont de Deir, sur l'Euphrate. Longeant le fleuve sur quarante kilomètres d'une piste convenable, nous fûmes surpris de voir ses eaux couler, entraînant des bancs de sable, dans des terrains arides non fécondés. Point de végétation, en effet. Celà tient-il à la nature des eaux, qui ne sont pas fertilisantes, ou à l'absence de tout barrage permettant d'irriguer la campagne ? Je ne sais; l'Euphrate coule dans une contrée désolée, qui fait rêver aux jardins de Sémiramis jadis suspendus sur ce fleuve. Nous apercevions de temps à autre la silhouette d'énormes poissons chat, longs de plus d'un mètre, dont la chair, nous dit-on, est détestable, et qui dévorent autour d'eux tout poisson d'une autre espèce. C'est un de ces Silures-chat, qui, si l'on en croit la Bible, s'attaqua à Tobie.

Après les quarante premiers kilomètres, le trajet devint tout à coup effroyable. Des rochers à pic, sur une grande étendue, jalonnaient les eaux, comme les dents d'un fauve bordant sa langue. Il nous fallut les escalader, puis les dégringoler plus de cent fois, utilisant les gorges, franchissant les ravins, 140

cela sans aucune trace de roues permettant de se diriger. Les virages étaient trop brusques pour notre grande voiture dont seulement, grâce à l'adresse de notre chauffeur, les petites lames de ressort furent brisées. Nous en sortîmes indemnes, O miracle ! Mais ces défilés que nous venions de franchir avec tant de peine constituaient de remarquables guet-apens pour assassiner les voyageurs. Ils auraient dû voir la fin de notre petite bande, paraît-il, si, renonçant à notre périple d'Hassetche, nous n'avions devancé les brigands. Trois jours après notre passage, deux commandants du génie effectuant en auto le même trajet, y furent horriblement massacrés avec leur chauffeur. Ce drame nous fut rapporté par le Colonel chef d'Etat major du Haut-Commissaire : " Vos allées et venues dans le désert, vos marchandages dans les campements nomades, et vos ceintures remplies d'or débordant sous vos vêtements avaient éveillé la convoitise de certains Bédouins, nous dit-il. Aussi se sont-ils organisés en bandes, choisissant pour vous dévaliser les passages difficiles, le long de l'Euphrate. Vous avez eu la chance de passer avant ! Vos successeurs ont été tués à coups de couteaux, sans avoir eu le temps d'utiliser leurs armes, et jetés dans une citerne. Le chauffeur, sommé de les transporter trente kilomètres plus loin, a subi le même sort : on l'a trouvé mort sur son siège, lardé de coups, la tête écrasée."

Quelque temps après on captura les brigands pour les jeter en prison et les exécuter, au nombre de onze, le cinq Septembre à Alep. Ces tragiques événements nous furent rapportés à la fin de notre séjour en Syrie, au moment de notre départ de Beyrouth.

Après les défilés, notre voyage se poursuivit le long de l'Euphrate sur une piste suffisamment bonne pour rouler à grande allure; c'est ainsi que nous arrivâmes en vue de Rakka sans encombre. La ville se trouvant sur la rive gauche, il nous fallait traverser le fleuve pour y accéder.

RAKKA SUR L'EUPHRATE.

Il était près d'une heure quand nous descendîmes de voiture devant le poste du Capitaine faisant office d'amiral. Sa flotte se composait de quatre barques reliées entre elles, et manoeuvrées avec beaucoup de science par quatre hommes et un caporal. Il faisait au moins cinquante degrés. Notre premier soin fut de déjeuner, puis le bac nous emporta dans notre auto. Tout alla bien jusqu'à ce qu'il s'échouât sur un banc de sable formé la veille. Nous pûmes nous dégager assez facilement, et débarquions enfin sur la rive gauche. Rakka se profile en longueur sur une colline, à un kilomètre du fleuve. Elle a des bâtiments militaires spacieux, un poste d'aviation très important. Le commandant nous reçut fort bien et nous logea au Cercle militaire; nous ne pouvions être mieux. Ma petite chambre était ornée des portraits de quatre de nos maréchaux, et jamais je ne fus en plus belle compagnie.

A Rakka, la présentation des chevaux fut sans intérêt; des animaux vulgaires, 141
comme il s'en rencontre souvent aux confins du désert.

LA MISSION CHEZ LES AFFADLE EN HAUTE MESOPOTAMIE.

Le lendemain, nous nous rendions chez les Affadle, tribu semi-nomade, qui campait à quarante kilomètres de Rakka, sur les bords du Nahr Belik. Leur chef est le Derviche El Khalat. Tout était prêt pour nous bien recevoir, c'était la fête ! Avec beaucoup de prévenance, les cavaliers de la tribu vinrent au devant de nous et accomplirent sous nos yeux des exercices de fantasia tels que nous n'en avions jamais vus. Sans selle, conduisant leurs chevaux avec le licol, ils se donnèrent la chasse entre eux dans une poursuite effrénée. Les chevaux lancés à plein galop volaient par dessus les roches, décrivaient à une vitesse vertigineuse des courbes fantastiques, penchés à en toucher le sol. Ce fut un spectacle merveilleux d'agilité, d'adresse et de souplesse, qui se déroula sans le moindre incident.

Comme il fallait, pour parvenir aux tentes, franchir les marais de Nahr Belik, nous laissâmes là l'auto pour passer à cheval. Nous examinâmes ensuite les chevaux, dont quelques métis, et ne vîmes pas un seul Koheilan.

Puis le Derviche nous offrit à déjeuner à la mode Arabe. On apporta un plat gigantesque, de plus de un mètre cinquante de diamètre, surmonté de blé pilé pareil à du son frisé, et couronné de morceaux de mouton. Nous fîmes cercle autour du plat, assis par terre, et chacun puisa dedans. Au cours du repas, El Khalat nous apprit que sa tribu allait construire un village sur un emplacement voisin pour s'y installer. Après l'avoir remercié de ses attentions, nous prîmes congé pour nous acheminer vers le campement des Feidhan.

LA MISSION CHEZ LES FEIDHAN D'HATCHEM.

Vers une heure, Hatchem, prévenu de notre arrivée, nous recevait sous sa tente. Il était entouré des principaux personnages de sa cour, où l'on observait minutieusement l'étiquette. Il avait grand air, ce chef des Feidhan, avec ses belles manières, sa physionomie fine et remarquablement intelligente. Il passait pour ne pas être attaché à notre cause, et de fait, avait commandé pendant la guerre une brigade dans l'armée turque. Ayant appris le but de notre visite, il nous invita à nous reposer, nous fit servir du café, des gâteaux et du thé exquis, et fumer des cigarettes incomparables.

A ce moment, son fils aîné de seize ans, garçon timide et joli comme une jeune fille, fit son entrée. Toutes les personnes présentes se levèrent et s'inclinèrent au passage de ce jeune Dauphin comme ce fut autrefois à Versailles.

Nous étions venus dans cette tribu si renommée pour ses chevaux espérant trouver une compensation à nos déboires : mais les mêmes causes produisent les mêmes effets, il ne nous fut donc possible de voir, là aussi, que des chevaux dans un état assez misérable. Les juments présentées avaient bien le cachet de race, un développement suffisant et même une forte charpente osseuse, mais beaucoup étaient déparées par des tares ou vices de conformation.

Après elles on nous amena trois chevaux de robe grise. Le premier, ayant bien les caractères de la famille Obeyan, était distingué, bien dessiné dans

son garrot, avec un bon dessus, une belle épaule, et des membres antérieurs très fournis; mais son flanc était long, sa croupe trop brève et ses aplombs postérieurs défectueux. Le second présentait un joli profil, mais il était insuffisant dans son milieu, ses articulations étaient trop hautes et il était mal appuyé sur ses pâturons. Le troisième enfin, un poulain de deux ans qu'Hatchem ne voulait pas vendre, était un animal assez remarquable; c'était certainement un Seglaoui de la grosse espèce, il ressemblait beaucoup à celui vu dans les écuries de M. Ibisch, à San Stefano.

La visite terminée, nous rentrions à Rakka. Mes compagnons m'étaient sincèrement dévoués, sans cela j'aurais craint qu'ils ne voulussent m'abandonner devant mes insuccès répétés.

DANS LA TRIBU DES KHORSAS.

Sans perdre courage, nous partions le lendemain matin à six heures visiter les Khorsas dont les tentes s'échelonnaient dans le Djezireh jusqu'au pays des Kurdes. Munis d'une boussole pour nous orienter, et de deux pigeons voyageurs, au cas où nous serions arrêtés, nous entrâmes résolument dans le Bled. Les Khorsas se trouvaient à cent vingt kilomètres au Nord de Rakka. Nous parcourûmes de longs espaces dans des terrains pierreux, accidentés, ne rencontrant que d'innombrables cigognes qui se rangeaient sur notre passage et qui de leur patte en l'air, semblaient rendre les honneurs à l'officier nous accompagnant. Parfois un octocyon, dressant ses longues oreilles, poussait la témérité jusqu'à nous regarder passer, tandis qu'une outarde s'attirait un coup de fusil, sans résultat.

Vers neuf heures nous parvenions à la tente du chef des Khorsas. On nous apprit alors que, malheureusement, les cavaliers de la tribu étaient partis en rezzou vers la montagne Abdul Aziz, et que, l'opération ayant échoué, on leur avait enlevé treize chevaux. Une autre fraction des Khorsas était partie vers Damas, contre les Roallas. On nous montra cependant des juments dont certaines nous firent très bonne impression par leur importance, leur étendue, leur développement et leur distinction. Nous avons remarqué une superbe jument grise, une Obeyan à en juger par la conformation: elle était distinguée, ample, étendue, très près de terre, fortement membrée, et très large de bassin. Cette bête avait d'autant plus de valeur à mes yeux qu'elle provenait de la tribu des Feidhan, car elle venait d'être volée à Hatchem. J'en offris deux cents, puis deux cent cinquante livres-or. Malgré mon offre élevée je ne pus l'acquiescer: on m'expliqua qu'il y avait litige entre le détenteur, son associé, le chef de la tribu des Khorsas et enfin le chef des Feidhan.

Nous examinâmes une autre jument grise, ample et régulière, âgée de douze ans, sur la production de laquelle nous avons des renseignements défavorables. Deux poulains morts, et vide plusieurs années. On nous présenta encore un étalon alezan, un Chammar selon toute apparence.

Comme il était presque midi, nous décidâmes d'aller déjeuner à Ain Arous,

où jaillit la source du Nahr Belik, et où se trouve le tombeau d'Abraham. Nous franchîmes rapidement la distance qui nous en séparait; A deux kilomètres seulement de la frontière turque, c'est une oasis délicieuse qu'Ain Arous, dans ce pays aride et désolé. Une eau abondante et claire sort du sol comme par enchantement. D'abord recueillie dans un vaste bassin, elle s'échappe ensuite pour former le Nahr Belik. Sur le bord de la fontaine s'élève une mosquée d'aspect assez modeste, qui recèle l'important sarcophage, tout recouvert de vieilles Bibles, du patriarche Abraham.

Autour du bassin, sous de frais ombrages campait un escadron de Spahis. Le commandant, homme de belle allure et fort distingué, nous reçut de façon charmante. Il nous fit préparer un déjeuner qui, en y joignant nos provisions, fut un vrai repas de gala. L'officier de renseignements et l'interprète qui nous avait accompagnés voulurent rester dans cet endroit enchanteur, ne pouvant se résoudre à le quitter.

Nous étions à cent quarante kilomètres de Rakka, mais la piste était bonne; avant d'arriver à destination, n'ayant plus rien à craindre, nous lâchâmes nos pigeons voyageurs, qui firent en l'air quelques tours sur eux-mêmes pour s'orienter, puis se sauvèrent dans la direction de Rakka.

LA PLAINE SECHE D'ALEP.

Au matin du dix mai, nous quittions Rakka pour nous rendre à Alep, à deux cent cinquante kilomètres de là. Dès six heures nous repassions le ponton qui, trois jours auparavant, nous avait donné accès à la rive gauche. Ce fut l'affaire de quarante minutes, puis nous longeâmes l'Euphrate sur cent kilomètres jusqu'au village de Meskene. A partir de là, nous quittâmes le fleuve pour nous orienter vers l'Ouest. Devant nous s'étalait une immense étendue, d'où émergeaient parfois des villages aux maisons en pain de sucre arrondi au sommet. C'était la plaine sèche d'Alep. Assez aride au voisinage de l'Euphrate, elle devient plus fertile au fur et à mesure que l'on s'approche d'Alep. Par endroits elle fournit de bons herbages où nous avons vu paître des moutons et de nombreux chevaux. Dans les environs d'Alep, la plaine estensemencée de céréales; le sol est gratté plutôt que labouré, par de petites charrues tirées par un boeuf et un cheval marchant de front. Il n'est pas rare qu'un de ces villages tout entier appartienne à un seul propriétaire, qui, avec le fisc, perçoit la plus grosse part du revenu, celle des cultivateurs étant minime. Dans cette plaine sont élevés, jusqu'à deux ou trois ans, les poulains venant de chez les Sbaa, les Feidhan; c'est là que furent élevés Darley, et Massoud.

Vers onze heures, nous étions à Alep, ville de trois à quatre mille âmes, certainement la plus propre de Syrie. Elle est bâtie sur les deux revers d'une même montagne, que surmonte une ancienne forteresse d'aspect imposant. Les maisons d'une moitié de la ville sont disposées dos à dos avec celles de l'autre moitié, de sorte que le regard ne peut embrasser l'ensemble de la Cité.

Au Baron's Hotel, nous fûmes hébergés convenablement. Nous y découvrîmes même une baignoire, aussi vieille que celle de l'empereur Commode. mais qui devait

faire nos délices, après notre séjour dans le désert.

Si l'eau manque dans le désert, elle est encore bien rare à Alep. Celle qui alimente la ville est captée à quarante kilomètres de là en pays ottoman, ce qui est une situation fâcheuse en cas de conflit avec ses voisins.

Les marchés de chevaux d'Alep avaient jadis grande réputation. Ils offrent encore de ^{Nos} jours beaucoup d'intérêt, car on y trouve des étalons plus facilement que dans les tribus Arabes. Bien des Alepins possèdent en participation avec des Bédouins, des chevaux de race pure qu'ils élèvent dans les pâturages alentour.

Guidés par M. Kirkor, vétérinaire du district d'Alep, homme très serviable et connaissant bien le cheval, nous avons visité plusieurs écuries de la ville où se trouvaient des étalons racés mais trop tarés et défectueux pour être achetés. Nous avons aperçu un très beau cheval Managhie, alezan, d'une physiologie expressive: longue encolure et bon dessus, belles épaules, poitrine profonde, bons membres. Je pus l'acheter à un prix avantageux. En raison de sa flamme et de sa belle conformation, j'étais ravi de mon acquisition ! Hélas, je devais le perdre plus tard en route, d'une congestion pulmonaire... Dès son achat, je le fis livrer au sous-officier chef de station, ^(X) qui devait nous l'expédier plus tard à Beyrouth.

Nota. ^(X) de Remonte, ou Haras militaires

On fit défiler tout le jour devant nous des chevaux de toutes sortes. Dans le nombre, je choisis une Belle Seglaoui-Abd, très racée, importante, bien reliée dessus, très descendue dans son milieu et remarquablement large derrière. Par suite d'accident, elle avait les genoux très légèrement effacés. On me la céda à un prix relativement peu élevé, puis elle fut conduite à la Station des Haras ^(militaires).

A LA RECHERCHE D'UN CHEVAL DANS LA DIRECTION DU DESERT.

Le onze Mai nous fut une rude journée. Le vétérinaire d'Alep nous ayant signalé un étalon bai utilisé à la monte sur les confins du désert, et donnant des produits remarquables, nous allâmes nous renseigner auprès du Caïmakan, le sous-préfet d'Alep; il parlait un peu le Français, car il avait deux fils à Paris, l'un dentiste, l'autre architecte. Comme il désirait se joindre à nous dans cette recherche, nous lui offrîmes une place dans notre auto, et j'avoue qu'il nous fut bien utile. D'après les informations acquises en cours de route, nous suivîmes le cheval de village en village, de montagne en montagne, puis nous perdîmes sa trace dans le désert. Nous étions à cent vingt kilomètres d'Alep, et que faire ? Le Caïmakan nous conduisit pour déjeuner dans un village; les lois de l'hospitalité sont très en honneur dans toute la Syrie, où les municipalités même se font un devoir de reconforter et sustenter tout passant qui en fait la demande. A plus forte raison quand il s'agit d'un personnage d'envergure ! Dès notre arrivée la population se rassemblait autour de nous, chacun se mettant à nos ordres. Le Moudir de l'endroit nous introduisit dans l'une de ces petites maisons en pain de sucre

l'hôtel de ville du bourg, certainement, et nous fit servir à déjeuner. On nous apporta des galettes de blé, une botte d'oignons tendres et des oeufs durs. A l'issue du repas, il nous fut impossible de rien faire accepter à ces braves gens, en remerciement de leur hospitalité.

Le soir, comme il se doit, nous invitations à dîner au Baron's hotel le Caïma-kan et M.Kirkor. Nous leur devons bien cette politesse. Nous ne renoncions pas cependant à voir le cheval en question. Le Caïmakan donna des ordres à la gendarmerie: on nous le présenterait dans trois jours à Alep. Il fut convenu que nous partirions le lendemain pour Hama, et que nous serions de retour au jour fixé.

LA MISSION REÇUE ET FETEE PAR ISMET PACHA.

Le douze Mai nous quittions Alep de très bonne heure, pour arriver à huit heures à Maaret, où le service des Renseignements nous avait fait rassembler des chevaux. Maaret est à cent kilomètres d'Alep dans la direction du Sud-Ouest, et domine une vaste plaine fertile et cultivée. Les chevaux qu'on nous présenta n'étaient pas, à mon avis, des Koheilan.

Nous nous rendîmes chez Ismet Pacha, l'un des députés d'Alep. De bonne heure il nous fit servir du thé, des confitures et des gâteaux, en attendant le déjeuner de midi; son frère, qui faisait les honneurs de la maison, parlait un français très pur. Il avait fait ses études chez les Jésuites de Jérusalem qui éduquaient huit cents élèves, dont six cents musulmans appelés plus tard aux plus hautes fonctions, aussi bien en Egypte qu'en Syrie.

De Maaret, nous partîmes vers l'élevage du Pacha, situé à Taournet, à cinquante kilomètres de là; nous devons y voir une vingtaine de chevaux. On nous présenta des animaux sans éclat, très repressibles sur le plan de la conformation, et tarés. J'ai vu cependant un bel étalon présentant tous les caractères du Chammar, important et très fort, étendu, mais âgé de douze ans, jardonné et par suite inachetable.

Après cette présentation, le Pacha nous fit servir un repas pantagruélique, à la mode arabe, légèrement corrigée en ce sens que chacun de nous avait droit à une assiette et à une fourchette. Tous les plats de l'Arabie défilèrent devant nous. L'un d'eux, un vrai plat de chenilles composé en fait de feuilles de vigne artistement roulées comme des cigarettes et farcies de courgettes et de piments, eut un succès fou. Le gros Moudir de l'endroit fit ripaille. A la fin du repas, des femmes vinrent s'offrir pour exécuter devant nous des danses arabes. C'était complet. Mais, comme je n'avais pas envie de m'endormir dans les délices de Capoue, je prétextai que le temps pressait et, après avoir remercié le Pacha de son aimable accueil, nous prîmes congé de lui pour continuer notre route sur Hama, où nous arrivâmes vers cinq heures.

HAMA SUR L'ORONTE.

Hama est une ville de quarante mille âmes, située sur la rive gauche de l'Oronte, qui n'offre aucun intérêt et n'a rien de particulier si ce n'est

qu'elle est accidentée. Ses rues sont étroites, sinueuses et assez sales. On m'installa à l'Hôtel d'Orient. Des fenêtres de ma chambre j'apercevais le fleuve dont les eaux troubles s'écoulaient lentement. A leur cadence tournaient en grinçant d'immenses roues en bois vermoulu, créées pour alimenter les réservoirs de la ville. Mes compagnons étaient logés dans un bâtiment du service militaire. Le soir, le commandant de Hama nous fit asseoir à la table du mess que présidait le Général Soule venu, suivant sa promesse, à notre rencontre, et le repas fut bon et gai.

Le lendemain, sur la place de Hama, nous fut présentée quantité de chevaux. Parmi eux se trouvaient quelques Koheilan, de conformation médiocre, ou trop légers, tarés... On nous fit voir un cheval passant pour le plus beau de la contrée, dont on demandait trois cents livres. En fait c'était un mauvais cheval.

Le soir on nous ménageait une autre présentation sur les quais de l'Oronte. On avait réuni à notre intention sept ou huit étalons. J'en remarquai aussitôt un, dans un état misérable mais d'une conformation tout à fait remarquable: le type même de l'Anezh dans toute sa perfection. Il présentait une étendue extraordinaire, une charpente osseuse énorme; près de terre, soutenu dessus, et très ouvert devant, il était long, bien orienté et accusé dans ses hanches, très fortement articulé, avec des canons et des paturons épais et courts, des jarrets larges, nets et bien coupés. L'ayant détaillé, je ne lui adressai que le reproche d'être un peu serré dans ses talons antérieurs par suite d'une ferrure négligée. J'avais la conviction qu'une fois en état, cet animal deviendrait un sujet exceptionnel. Je ne me suis pas trompé. Je l'achetai pour le prix modique d'environ dix mille cinq cents francs.

Puis je remarquai un beau Nawag, de bonne taille, très régulier de partout, très accusé dans les hanches et très membré; beau cheval à coup sûr, mais que j'estimai moins que le précédent. Les exigences de son propriétaire m'obligèrent à le payer près de vingt mille francs. J'ai su depuis qu'il était le propre frère du bel étalon acquis, l'année dernière, au prix de vingt cinq mille francs par le Service des Remontes, et qui a été ensuite envoyé au Maroc. (Muslimié)

En dehors de ces deux sujets, j'en vis un autre très plaisant, mais un peu léger, peu net dans ses jarrets. En fin j'étais satisfait, la journée nous ayant été profitable.

DANS LA GRANDE TRIBU DES SBAABADE.

Celle du lendemain était pour nous pleine de promesses. Nous devions visiter en compagnie du Général Soule la célèbre tribu des Sbaa Abade et celle des Haddidin. De bon matin, nous prenions donc la direction Nord-Est pour gagner El Amra, dans le désert, à cinquante kilomètres de Hama. De bonne heure, nous étions au poste d'El Amra, où le service Militaire possède de vastes bâtiments, disposés tout près d'un ruisseau dont les eaux fécondent sur un assez long parcours, une jolie vallée. C'est un merveilleux endroit du désert, pour faire du bon élevage; il conviendrait d'y installer le haras que

L'armée entretient sans grand profit à Beyrouth. De l'eau, de l'herbe, du soleil, de l'espace: tout ce qu'il faut pour créer le meilleur centre d'élevage de Syrie.

Les Sbaa nous attendaient. Nous dépassâmes de cinq ou six kilomètres El Amra pour atteindre les premières tentes. Leur chef, Berges Ibn Merched, probablement frère de Béchir chef de la fraction Gmossa, nous fit les honneurs de sa tente. Puis en moins de dix minutes, sur un signal, plus de deux cent cinquante cavaliers tous armés défilèrent devant nous comme à la parade. Leurs chevaux étaient superbes, les gris en tête, ceux de couleur formant le second peloton. On nous montra ensuite un certain nombre de chevaux dessellés, tout en évitant de nous présenter les juments de premier plan; elles s'étaient éclipsées. Certes nous vîmes quelques belles bêtes, bien racées, qu'on nous dit appartenir aux meilleures familles: mais dès que nous souhaitions en acquérir une, elle n'était pas à vendre. Aussi, prenant congé de Berges, je lui dis qu'en souvenir de ma visite j'aurais aimé acheter quelques juments de sa tribu, mais que personne n'était disposé à vendre. Il répondit que si je voulais, il me ferait cadeau d'une jument. Mais comme je n'avais pas mission d'accepter un cadeau que je ne pouvais rendre, et redoutant de ne pas l'apprécier, je déclinai cette offre gracieuse.

Après avoir déjeuné à El Amra, nous défilâmes devant les tentes des Sbaa pour nous rendre chez les Haddidin. Remontant la riante vallée dont j'ai parlé, nous vîmes, attachées au piquet, quantité de superbes juments qui ne nous avaient pas été présentées le matin. Je descendis de voiture pour les examiner à mon aise: elles offraient, à un haut degré, le cachet de leur race. Elles avaient beaucoup d'ampleur, une ossature remarquable, de l'étendue, des articulations larges, des membres fournis et trempés... Quand je dis qu'elles offraient le cachet de race, je ne veux pas donner à entendre que toutes avaient la tête à boire dans un verre, et reflétaient dans leur physionomie tout l'éclat du ciel d'Orient, mais seulement qu'elles présentaient bien les caractères de conformation du pur Anezeh. Plusieurs mêmes, et des plus appréciables avaient, à notre point de vue, comme il arrive pour beaucoup de pur-sang anglais de la grosse espèce, un aspect un peu rude et commun qui contraste avec celui que présentent la grâce, l'élégance et la finesse de certains chevaux Syriens que nous avons peut-être connus. Il y a là, pour un chef de mission, un écueil à éviter, que je dois signaler. Nous autres Français sommes trop portés à juger la noblesse de race du cheval Arabe d'après les peintures et dessins que nous avons pu voir, ou les descriptions séduisantes que nous avons pu lire. Pour pouvoir bien juger un cheval Arabe qui nous est présenté dans le désert, tout comme d'ailleurs, un pur-sang Anglais, il faut tenir le plus grand compte des qualités et des caractères de conformation de la famille à laquelle il appartient.

Ainsi les Bédouins, qui sont parfaitement renseignés à ce sujet, ne font pas moins de cas de ces chevaux d'aspect commun et ne les considèrent pas moins

purs que les chevaux distingués, quand ils sont de bonne souche. Quelques familles des plus célèbres chez eux présentent parfois des descendants d'un aspect un peu vulgaire, qui n'en sont pas moins estimés. Le meilleur exemple en est celui de la famille des Ras-el-Fedawi, (chevaux à la grosse tête), qui a donné le fameux Darley Arabian.

Les quelques cinquante juments que nous avons vues au piquet chez les Sbaa Abade constituaient à mon avis la fine fleur des poulinières du désert, les meilleurs éléments, certainement de la race pure Arabe. Quels merveilleux résultats n'obtiendrait-on pas si ces juments étaient accouplées avec certains chevaux de tête du lot d'étalons que nous allions importer en France ! Hélas, il est inutile d'ajouter qu'aucune de ces poulinières n'était à vendre.

DANS LA TRIBU DES HADDIDIN.

Nous remontâmes en voiture pour parvenir, cinquante kilomètres plus loin, au campement des Haddidin. Ceux-ci nous montrèrent une nombreuse cavalerie, d'abord montée, puis dessellée, comprenant un très bel ensemble de juments, en bon état, développées et d'un joli modèle. Les chevaux de cette tribu semi-sédentaire sont d'ailleurs avec raison très estimés. Les juments ne sont certes pas toutes de race pure, tant s'en faut, mais parmi elles un certain nombre étaient incontestablement de pur-sang et se rattachaient aux meilleures familles.

Notre choix se porta sur deux belles juments alezanes; il devait porter juste car l'une était la monture du frère du grand chef de la tribu, et l'autre celle d'un chef de fraction. La première, la plus belle des deux, et d'ailleurs de tout le lot, âgée de cinq ans, importante, fine de tissus, avait cette tête triangulaire de vipère que j'apprécie tant chez un pur-sang Arabe. Elle avait en outre une étendue, une ampleur et une ossature remarquables, avec une ligne de dessus parfaite, une poitrine et des côtes profondes, des articulations basses et larges, des membres très fournis. On pouvait seulement, et légèrement la critiquer dans le dessin de l'épaule. C'était une Krouch: elle appartenait à la famille Arabe la plus réputée. On offrait de me la vendre pour cinq cents livres-or. La deuxième présentait beaucoup d'éclat et un très beau profil. Elle avait beaucoup de régularité, était très brillante sous le cavalier. Mais elle avait un bassin moins développé que la précédente; c'était une Tweissi, dont on demandait trois cents livres-or. Il s'agissait de deux superbes juments, mais en demander huit cents livres était exagéré. J'en offris sept cents, ce qui fut, en fin de compte, agréé. Les juments appartenaient cependant à plusieurs propriétaires, et l'on se réserva le droit de me donner ultérieurement une réponse définitive. Cette affaire devait nous créer ensuite beaucoup de tracasseries; il fut convenu que nous déposerions sept cents livres-or à la banque du Grand Liban, à Hama, pour être versées à la livraison des bêtes.

Pendant notre visite, Moudjehem, chef des Feidhan, fit son apparition au camp des Haddidin. Nous allâmes le saluer, et il s'entretint longuement avec le 149 Général Soule. Puis il s'avança seul pour faire sa prière devant tous les Bédouins; il fut vraiment beau et solennel.

LE DESERT DE SELIMIEH.

Le quinze Mai, le Général Soule, qui s'était intéressé à nos opérations, nous quitta pour regagner son poste de Commandant à Damas. De notre côté, nous nous rendîmes encore une fois dans le désert, aux environs de Selimieh, où le Chérif Barazi, qui nous avait accompagnés, nous montra un certain nombre de juments paissant dans une prairie caillouteuse.

C'était des Koheilan, du type Arabe Syrien. L'une d'elles était fort belle, très distinguée, régulière, bien orientée dans ses rayons, mais son bassin manquait un peu de développement. Le Chérif nous en demanda six cents livres, puis, voyant que sa proposition n'avait pas de succès, baissa à trois cents. Nous aurions peut-être acheté cette jument, mais comme elle était pleine, et presque à terme, elle risquait fort de mettre bas sur le bateau, et pour cette raison je ne voulus pas m'en charger.

Le seize Mai nous retournions à Alep. Le Caïmakan avait tenu sa promesse: il nous fit amener le cheval bai que précédemment nous avions poursuivi sans succès. C'était un étalon important, fort bien relié dessus, profond dans sa poitrine. Sa petite tête un peu étroite et ses hanches plus rabattues que celles de Anezeh me le firent facilement reconnaître pour un Arabe de la région de l'Euphrate. J'en fis l'acquisition pour environ dix huit mille francs.

Le dix-huit Mai, nous partions d'Alep pour Homs. Nous espérions voir les Maoulis sur notre trajet. Je n'avais pas de très bons renseignements sur leurs chevaux; mais j'aurais tenu à les voir. En arrivant à Maaret, on nous dit qu'en raison de l'attitude agressive des Sbaa, les Maoulis avaient mobilisé leur cavalerie et que nous ne pouvions pas nous rendre chez eux.

A Homs, j'achetai un grand Nawag, d'un beau modèle, dont on demandait deux cent cinquante livres. Le lendemain on me le cédait pour cent soixante.

LA MISSION DE RETOUR A DAMAS.

Le vingt Mai, nous étions rendus à Damas. Nous profitâmes d'une journée de repos pour visiter cette merveille de l'architecture arabe qu'est la villa Azem, propriété de l'Etat Français et qui, paraît-il, vient d'être fortement détériorée au cours du récent bombardement de la ville. Je ne sais si Cordoue et Grenade possèdent d'aussi beaux monuments arabes; mais au Caire, où il y a pourtant de superbes mosquées, je n'ai rien vu qui lui soit comparable.

ZAAHLEE ET BALBEK.

Divers étalons nous étant signalés à Zaahlee et à Balbek, nous décidâmes d'aller les voir, le lendemain. Sur le parcours, un Pacha de Damas, au teint plus jaune qu'un citron, nous présenta deux vilains chevaux; à Zaahlee nous espérions voir deux étalons ayant été primés à Beyrouth: ils n'y étaient pas. De Zaahlee nous nous rendîmes à Balbek, en suivant la plaine de la Bekka. Nous vîmes un cheval médiocre.

Nous profitâmes de cette occasion pour visiter ce qui reste des temples de Bacchus, de Jupiter et de Vénus. Ces ruines, merveilles de l'Art Ancien, sont probablement les plus imposantes et les plus intéressantes qu'il y ait au monde. Leurs débris encore bien conservés, couvrent une superficie d'environ deux hectares. J'ai emporté l'impression que toutes les architectures: byzantine Arabe, grecque, romaine, gothique et autres, ne sont que la copie de ce que l'on peut voir à Baalbek.

DERNIER SEJOUR A DAMAS.

Pendant notre séjour à Damas, j'avais coutume d'aller tous les soirs sur la grande promenade assister au passage des chevaux montés. J'en avais remarqués un certain nombre d'assez jolis. Mais un beau jour, ce fut le coup de foudre: je tombai en extase devant une jument merveilleusement belle sous son cavalier. Elle présentait un cachet de race étonnant; ce que j'apercevais de sa conformation, sous la vaste selle Arabe qui la recouvrait, me semblait irréprochable. Je fis signe à l'Arabe qui la montait de me suivre. Je le conduisis jusqu'à l'Hôtel d'Orient où je fis desseller la jument pour l'examiner en détail. Elle était remarquablement étendue, forte, musculeuse, près de terre, avec des articulations basses, larges et d'une netteté parfaite. Elle avait l'ossature d'un étalon et, avec cela, une expression de sang, une énergie, une régularité de formes qui en faisaient un bijou. C'était une Seglaoui, dont l'ascendance est chez les Druses. Je l'achetai pour cent livres-or. Deux jours après, sous la conduite d'un militaire, cette jolie bête effectuait par voie de terre la route de Damas à Beyrouth.

RETOUR DE LA MISSION A BEYROUTH.

Nous n'avions plus rien à faire à Damas; aussi, le vingt-quatre Mai partions-nous pour Beyrouth, après être allés présenter nos devoirs au Général Soule, et l'avoir remercié de ses bontés pour nous et de son précieux concours. Sur le parcours, on nous montra encore deux étalons, qui ne pouvaient nous convenir. Parvenus à Beyrouth, nous descendîmes à l'Hôtel Métropol, situé près de la mer, où nous fûmes très bien traités.

Nous avions un peu de temps devant nous, et il nous le fallait bien pour arrêter nos projets et débrouiller notre situation. Au cours de notre randonnée nous avons acquis deux juments et seulement cinq étalons, sur neuf ou dix ... Heureusement pour compléter le lot je savais sur quels sujets compter en Egypte. Encore fallait-il être certain de pouvoir les acheter: les affaires sont si longues et si difficiles à traiter en Orient, que j'étais rien moins que rassuré à ce sujet.

Nos acquisitions se trouvaient éparpillées sur cinq cents kilomètres. Nous devions prendre les mesures nécessaires pour les rassembler à Beyrouth, puis régler l'affaire des juments des Haddidin pour lesquelles je n'avais pas grand espoir, ensuite fixer la date du départ, nous entendre avec le service des 151

Messageries au sujet des boxes et du transport de nos chevaux. Avant tout il fallait traiter avec le propriétaire d'Hamdani, M. Omar Beyhoum, président de la société des courses de Beyrouth et possédant une écurie de courses. Son cheval Hamdani ayant précédemment gagné toutes les courses possibles à Beyrouth, avait été envoyé en Egypte chez l'entraîneur Simon, où il était en train de se couvrir de gloire.

Monsieur Beyhoum, très aimable, nous fit visiter ses écuries; nous lui fîmes part de nos ennuis de n'avoir pu compléter notre lot de chevaux en Syrie, et le priâmes de nous vendre Hamdani pour deux cent cinquante livres-or. Il en demandait trois cents, mais sur notre insistance, consentit. J'ai su plus tard de façon certaine qu'il pouvait vendre ce cheval plus de trois cents livres. Il a beaucoup fait pour notre mission, et a droit à toute ma reconnaissance. Il nous était si sincèrement attaché, avec son frère et ses fils, que je n'hésitai pas à lui demander encore un service. Songeant toujours à El Sbaa, ce magnifique cheval vu en Egypte chez Monsieur Ibish, sans lequel je ne voulais pas rentrer en France, je demandai à Monsieur Beyhoum s'il connaissait son propriétaire, et s'il voulait bien nous servir d'intermédiaire pour l'acquisition du cheval. " Nous sommes, me dit-il, très liés avec M. Ibish, que nous appelons familièrement notre oncle. Mais c'est un Kurde, il est intraitable en affaires, et sur ce point sa réputation est solidement établie en Egypte." Il lui écrivit néanmoins une lettre: " Mon oncle, vous me feriez beaucoup de plaisir en vendant à mes bons amis de la Mission Française votre cheval El Sbaa. Je leur ai vendu Hamdani pour deux cent cinquante livres, mais comme votre cheval vaut plus que le mien, j'estime que vous devriez le leur vendre pour trois cent soixante quinze livres."

Quelques jours plus tard, M. Ibish télégraphiait qu'il consentait à céder l'animal au prix indiqué, mais il demandait à M. Beyhoum d'insister pour en obtenir un prix plus élevé. Celui-ci nous dit que son oncle, ayant accédé à la demande, nous pouvions considérer le marché comme conclu. J'éprouvais une grande joie de posséder pareil cheval. Livrés à nous-mêmes, jamais nous n'aurions pu le négocier pour moins de cinq cents livres.

Après la note grave, voici la plus gaie: Désirant témoigner ma reconnaissance, j'eus la fâcheuse inspiration d'inviter à dîner M. Beyhoum et son fils aîné. Or les Musulmans, fort rigoristes, poussent souvent à l'extrême la sévérité de leurs principes religieux. Je sus malheureusement trop tard qu'ils ne s'affichent jamais en public, bien qu'ils se permettent en cachette quelques licences. Ils se firent donc longtemps prier, puis pour ne pas nous désobliger, acceptèrent d'aller dîner à "L'Arabi". M. Denis, que j'envoyai alors commander un bon repas, revint, disant que "L'Arabi" était décidément trop sale, et que l'hôtelier, ne l'ayant pas compris, avait été offusqué: " Mais que voulez-vous donc, ne trouve-t'on pas toujours à bien manger chez moi ? " Nous commandâmes alors le dîner à notre hôtel, mais M. Beyhoum, ne pouvant consentir à s'afficher, ne vint pas. Il délégua son fils, pauvre vic-

et défilier sans y toucher les plats délicats préparés en son honneur. Il dîna finalement de quelques pommes de terre, le tout arrosé d'un verre d'eau. Le plus drôle est que le père, prétextant avoir mal compris, était allé dîner à l'Arabi, où il s'était trouvé tout seul! Nous étions navrés, et M. Beyhoum, voyant notre contrariété, crut de son devoir de nous rendre la politesse. Mais nos invitations ressemblaient trop à celle du Renard et de la cigogne, et je déclinai celle qui nous était offerte.

Les jours passaient, et notre affaire avec les Haddidin ne progressait pas. Nous attendions de leur part une réponse ferme pour rassembler à Beyrouth nos chevaux qui devaient y parvenir par la voie ferrée. C'était pour nous une obligation de faire voyager ainsi ces animaux. Car sans cela, les chemins de fer Syriens sont si incommodes, si chers et si lents qu'on ne doit s'en servir qu'à la dernière extrémité.

Après vingt jours d'attente, les Haddidin nous prévinrent qu'ils ne pouvaient nous céder leurs juments, les co-possesseurs ne parvenant pas à s'entendre pour partager les sept cents livres. Il fallut faire rentrer cet or et le convertir à nouveau en argent Français. Nous donnions aussitôt l'ordre de nous expédier nos chevaux sous la conduite du sous-officier de la Station des Haras de Hama. Cet homme, qui parvint malade à Beyrouth, n'en prit aucun soin, et le lendemain, en débarquant les animaux, l'un d'eux, le beau cheval d'Alep auquel je tenais tant, était en piteux état, atteint d'une congestion pulmonaire. M. Barrère et M. le vétérinaire de la Remonte le soignèrent avec beaucoup de dévouement, mais il mourut dans la nuit. Nous perdions un cheval remarquable.

DEPART DE SYRIE POUR ALEXANDRIE.

Il était temps de quitter la Syrie et de se rendre en Egypte pour régler les affaires et compléter les achats.

Le seul bateau des Messageries susceptible de transporter nos chevaux en France était le Sphinx, qui devait quitter Beyrouth le vingt et un Juin, et parvenir le lendemain à Alexandrie. Ne pouvant nous séparer de nos chevaux nous devions prendre place à bord; mais en cette saison il y avait affluence de passagers, toutes les cabines étaient réservées; la Compagnie ne put mieux faire que de nous proposer trois places de pont à partir d'Alexandrie. Heureusement, nous avions un ami en la personne du chef pilote du port de Beyrouth, ancien officier de la Compagnie des Messageries, homme très serviable et fort utile en la circonstance. " Acceptez vos trois places de pont, nous dit-il, je verrai le maître d'hôtel et tout s'arrangera quand vous monterez à bord, à Alexandrie". Nous suivîmes donc ses conseils.

Dès lors nos projets se précisèrent: M. Denis et moi nous rendions à Alexandrie par le premier bateau en partance, tandis que M. Barrère restait à Beyrouth avec nos chevaux de Syrie jusqu'au vingt et un Juin pour les embarquer sur le Sphinx, avec l'aide du Service des Remontes militaires. De plus il de-

-valt acheter les fourrages nécessaires pour la traversée de douze chevaux. Deux militaires rapatriés furent chargés, sur le bateau, des soins à donner à nos chevaux; je ne saurais trop faire leur éloge tant ils se montrèrent adroits et dévoués. Il était convenu qu'au passage du Sphinx à Alexandrie, nous devions joindre notre lot de chevaux d'Égypte à celui de Syrie.

DE RETOUR A ALEXANDRIE.

Le sept Juin, je m'embarquai avec M. Denis sur le Canada pour Alexandrie. Au port, un commissaire étourdi nous enleva nos passeports, sous prétexte de les régulariser, puis les oubliâ dans sa poche et disparut. La police Anglaise nous bloqua trois heures sur le bateau: la patience est une vertu dont il faut être bien pourvu en Orient.

Ce problème résolu, nous n'avions qu'une idée: régulariser l'acquisition d'El Sbaa. Aussi allâmes-nous tout droit prier notre excellent ami le Directeur des abattoirs d'Alexandrie, de bien vouloir autoriser un vétérinaire de son service à nous accompagner le lendemain chez M. Ibish.

L'Orient offre aux visiteurs bien des surprises: nous trouvâmes notre ami à demi-paralysé; il prit cependant beaucoup d'intérêt à notre mission, agréant notre demande. Au cours de la conversation, il s'interrompit brusquement et nous dit: " Mais j'y pense, avant d'effectuer d'autres achats, assurez-vous donc que l'exportation des chevaux d'Égypte n'est pas interdite. J'ai vu quelque part qu'elle allait l'être, si ce n'est déjà fait." A ces paroles, je fus atterré. Nous faudrait-il revendre sur place ces deux chevaux que nous venions d'acquérir avec tant de peine? Dès lors, comment constituer un lot pour rentrer en France, s'il était impossible d'acheter en Égypte? Rentrer avec deux juments et quatre étalons semblait grotesque. Si cette mesure était réellement en vigueur, elle provoquait fatalement la débâcle de ma mission. Déjà je songeais à repartir pour Deir-ez-zor, pour y acquérir le bel étalon gris laissé à regret, à retourner à Alep voir aussi un autre bel étalon qui n'avait pu nous être présenté à notre passage, et enfin à Homs, y acheter celui que j'avais refusé à cause d'un jardon. Toutes ces idées, comme les ombres d'une lanterne magique, défilèrent devant mes yeux, et je m'aperçus qu'il fallait peu de chose pour anéantir les meilleures dispositions.

On ne peut s'imaginer le profit que nous avons tiré de nos amitiés au cours de notre mission. J'eus donc, en cette circonstance, recours de nouveau à l'un de nos amis: je télégraphiai au Caire à M. Piot Bey, personnage très influent, de vouloir bien se rendre au Ministère de l'Agriculture pour éclaircir la situation. La réponse fut que le Gouvernement d'Égypte autoriserait l'exportation moyennant un droit de sortie, et que le service compétent allait adresser à la douane les ordres et les pièces nécessaires à cet effet. Quel soulagement! Nous pouvions désormais aller de l'avant et terminer nos achats. 154

ACQUISITION DEFINITIVE D'EL SBAA. → Syrien - acheté à Alexandrie
(Egypte)

Le lendemain, accompagnés de M. Teboulle, sous-directeur du service des Abattoirs, vétérinaire diplômé de l'Ecole d'Alfort, nous partîmes à la recherche de M. Ibish, propriétaire d'El Sbaa. Nous avions quelque appréhension quant à la vente de ce cheval, aussi est-ce timidement que M. Teboulle demanda à M. Ibish s'il était content de la transaction effectuée. " Ah, non, répondit ce dernier, qui ajouta aussitôt: Toutefois j'ai donné ma parole, et c'est fini. Demain ces messieurs verront mon cheval, et s'il leur convient, il sera à eux." Par coquetterie, il souhaitait nous le montrer toiletté, sachant bien qu'il nous vendait le plus bel Arabe d'Orient. Le jour suivant, El Sbaa nous fut présenté dans un état resplendissant, et devint sur l'heure la propriété de l'Etat français.

Après la vente M. Ibish nous confia: " Croyez-vous que le gouvernement Syrien n'est pas coupable de laisser exporter un aussi beau cheval, et n'aurait-il pas dû me le payer mille livres pour le consacrer à la reproduction ?..."

Depuis que M. Beyhoum nous avait recommandés à son correligionnaire M. Ibish, nous n'étions plus pour ce dernier des étrangers, mais des amis. Il nous parla de M. de Ganay, qu'il avait vu jadis à Damas, et il se plut à nous rapporter certains de ses nombreux propos. M. Ibish est d'ailleurs un homme de cheval: né chez les Kurdes, puis installé à Damas, il connaît le désert et les bons endroits où se procurer les chevaux Arabes de bonne souche. Comme il émettait la prétention d'aller les choisir lui-même, je lui dis qu'il se ferait assassiner, ce à quoi il répondit qu'il prenait soin de voyager la nuit et se terrait le jour. Mais j'ai tout lieu de croire que, pour remonter son écurie, il se servait d'Egails, c'est à dire de courtiers.

Ceux-ci; tous les ans, lui procurent six chevaux qu'il essaie. Il garde ensuite les plus beaux et les meilleurs. Quant aux autres il en fait, paraît-il, excellent usage, puisqu'il les vend très cher en Egypte à ses amis. Je n'ai pu savoir où exactement ses courtiers vont acheter ses chevaux, mais ce sont en général des Sbaa de la meilleure origine.

ACQUISITION DE DEIR EZ ZOR, DE DJIN ET DE NAHR BELIK.

Il me manquait encore trois étalons. J'avais jeté mon dévolu sur Djin et Deir-ez-zor, mais encore fallait-il parvenir à traiter pour ces deux chevaux, puis trouver le troisième ! Enfin, le douze Juin, sur le terrain d'entraînement j'achetai Deir-ez-Zor à Aziz Bey Rahmi pour deux cent cinquante livres. Il s'agissait d'un joli cheval plein d'espèce, ayant fait preuve de qualité, avec un bon dessus, puissant derrière et tout à fait de bonne souche. C'était un El Chérif de la fameuse tribu des Feidhan. C'est d'ailleurs chez Aziz Bey que j'ai vu les chevaux Arabes les plus purs d'Egypte, les mieux racés, et d'une essence tout à fait supérieure. Ils provenaient de la tribu des Feidhan.

Enfin le treize Juin nous rencontrâmes sur le terrain d'entraînement M. Simon, qui fit contre mauvaise fortune bon coeur, et ne nous en voulut pas trop 155

de lui avoir "soufflé" Hamdani, l'un de ses meilleurs pensionnaires. M. Bey-houm lui avait écrit de Beyrouth pour lui signifier la vente du cheval à la mission Française. M. Simon, entraîneur habile, était aussi un homme serviable et très aimé. Il me proposa de revoir l'effectif de son écurie. J'acceptai d'autant plus volontiers que je souhaitais lui acheter le fameux performer Djin. Je ne manquai pas de me faire accompagner de l'oncle Ibish, dont le dévouement nous était tout acquis, et qui semblait très fier d'étendre sur la mission française une aile protectrice. Il nous serait fort utile pour négocier le restant des achats.

L'entraîneur Simon, suivant son habitude, commença par nous montrer des chevaux qui ne nous convenaient pas. Ce fut enfin le tour de Djin. Il m'en demanda trois cent cinquante livres, je lui en offris deux cent cinquante. M. Ibish intervint alors et "coupa la poire en deux". J'étais heureux d'avoir fait une telle acquisition. Acheter pour trois cent livres un magnifique animal Krouch, Feidhan, et gagnant de quatorze courses importantes dont le Derby Cairo, il n'en fallait pas davantage pour me satisfaire.

Déjà en voiture, nous partions lorsque l'entraîneur Simon me dit: "Voulez-vous voir Nahr Belik?" Je songeais d'abord qu'il s'agissait d'un "rossignol" quelconque. "Inutile!" lui dis-je. Un instant après, trouvant curieuse une proposition aussi tardive, je fis arrêter la voiture, intrigué. J'allais voir Nahr Belik. Ce fut vite vu! J'étais en présence d'un tout beau cheval. M. Simon en demandait trois cents livres. Mais M. Ibish me le fit céder pour deux cent cinquante. Les achats étaient terminés, et j'avais lieu d'être satisfait de mon lot! Si seulement nous n'avions pas perdu ce beau cheval d'Alep... Je le regretterai toujours.

Le lendemain, dimanche quatorze Juin, libérés de tout souci nous nous prélassions au pesage des courses d'Alexandrie. Les journaux avaient annoncé que nous avions acquis cinq des plus beaux chevaux Arabes d'Egypte, et notre étoile atteignait le zénith. Il ne nous restait plus qu'à prendre nos dispositions pour le départ.

VISITE SANITAIRE DES CHEVAUX ET FORMALITES A LA DOUANE.

Les chevaux, pour être exportés d'Egypte, sont soumis à une visite sanitaire; M. Ezzart, vétérinaire attaché aux abattoirs d'Alexandrie, est chargé de ce service. Comme il nous était difficile de rassembler nos chevaux à Alexandrie, nous priâmes M. Ezzart de bien vouloir nous accompagner dans les écuries où se trouvaient ces animaux. Ce fonctionnaire, avec un désintéressement trop rare en Orient pour ne pas être signalé, accepta et nous délivra en temps voulu le certificat sanitaire indispensable à la sortie des chevaux.

Il nous fallut encore quelques jours pour obtenir la remise des Hudges, les faire traduire en Français et légaliser par le Consulat de France.

Enfin il y eut à s'occuper des formalités de douane; elles furent longues, laborieuses et douloureuses parce que M. Denis, en conscience, avait cru de- 156

-voir déclarer approximativement le prix d'achat réel des chevaux. L'importante somme qu'il avait annoncée, avec la taxe d'exportation calculée d'après l'indice deux et demi, nous valait un droit de sortie de trois mille cent vingt cinq francs pour cinq chevaux. C'était excessif. J'entrepris alors de faire rectifier le chiffre de cette déclaration, et de le faire réduire au chiffre de la valeur marchande ou commerciale des chevaux. Je faisais valoir que je les avais payés très cher parce que j'étais pressé par le temps, et qu'ils m'étaient absolument nécessaires pour compléter mon lot. Mis au courant de la situation, M. Girieux, Consul de France, eut la bonté de remettre une lettre demandant au Directeur général de la douane de tenir compte de mes arguments et de me donner satisfaction. M. Denis et moi nous rendîmes alors chez le Pacha de la douane qui nous confia à son directeur général adjoint, celui-ci au directeur local, celui-ci au directeur de l'exportation, et celui-ci à un expert. On estima finalement nos chevaux à cent cinquante livres chacun. Mais inutile de crier victoire ! Car au moment du départ, lorsqu'on nous remit dans le creux de la main la note à payer, l'indice du droit de sortie avait si bien été relevé que nous eûmes tout de même à verser deux mille huit cents francs. L'heure n'était plus aux réclamations, il fallut s'en tenir là: nous étions "roulés", mais ces messieurs l'avaient fait si gentiment que nous ne pouvions leur en vouloir de la leçon. Afin que celle-ci soit profitable, les missions futures ne devront plus déclarer que soixante livres par cheval, prix d'une bête ordinaire, quel que soit son prix d'achat.

L'EMBARQUEMENT DES CHEVAUX SUR LE SPHINX.

Le bateau est là: les places réservées sur le pont coûtent trois mille francs par personne. Nous réglons aussi mille trois cents francs pour chacun des chevaux que nous embarquons à Alexandrie.

Mais le sphinx n'était pas à quai, et l'embarquement des chevaux s'annonçait pénible: le bateau était amarré contre d'étroits pontons reliés entre eux par des plaques de fer d'à peine deux mètres de large, sans garde-fou, et c'est là que devaient passer nos chevaux, risquant au moindre écart de tomber à la mer. Devant mes craintes, un des officiers du bord alléqua: "Mais Monsieur, les chevaux savent nager !" Inutile de tergiverser; les chevaux amenés jusqu'à l'extrémité du ponton, avec le concours des deux militaires convoyant ceux de Beyrouth, et celui des cinq hommes d'écurie conduisant ceux d'Egypte, nous eûmes à effectuer nous-mêmes l'embarquement, et par chance, il n'y eut pas à déplorer d'accident.

Une fois sur le pont, les bêtes furent revêtues de couvertures et les stalles couvertes de bâches. Quant à nous, suivant la prophétie du chef-pilote du port de Beyrouth, nous fûmes assez heureux pour disposer d'une grande cabine à trois que le maître d'hôtel tenait en réserve. La mer était calme au départ d'Alexandrie. Aussi étions-nous plutôt en avance sur l'horaire prévu. Mais à partir de Messine, un vent debout très violent ralentit

la marche du paquebot, et nous n'atteignîmes Marseille que le samedi vingt sept Juin vers seize heures.

Allions-nous pouvoir débarquer les chevaux à cette heure tardive ? Telle était ma préoccupation. Un débarquement le dimanche occasionne des frais énormes, je le savais, car il faut payer très cher aux employés les services exceptionnels qu'ils vous rendent ce jour-là, et auxquels ils ne sont pas tenus.

Heureusement le Directeur du Haras de Perpignan, à qui j'avais préalablement donné mes instructions, nous attendait à l'arrivée du bateau. Son concours nous fut très utile. Il avait obtenu du représentant des Messageries que, malgré l'heure tardive, on débarquerait les chevaux. Il avait aplani les formalités de douane, et notre cavalerie fut conduite dans les écuries de la place d'Aix, dont les boxes étaient préparés et paillés d'avance. Le lendemain les étalons partaient pour Perpignan, et les juments pour Pompadour.

MES IMPRESSIONS SUR LA RACE PURE ARABE.

Il me reste encore à donner mes impressions sur la race Arabe telle que je viens de la voir, et à faire connaître les résultats de ma mission.

On dit que le bel Arabe se perd et même qu'il n'existe plus. C'est exact. S'il a été une réalité autrefois, on peut dire aujourd'hui, tant il est rare, qu'il n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Mais avec la belle jumenterie qui subsiste encore dans le désert, il faudrait peu de chose pour le faire renaître de ses cendres. Il suffirait que le Gouvernement Syrien encourageât les Bédouins dans la voie de l'amélioration de la race chevaline, en entretenant chez eux des reproducteurs des meilleurs types, en créant des concours de poulains dans les grands centres avoisinant le désert, tels Alep, Hama, et Damas, où les missions étrangères et les propriétaires des écuries de courses d'Egypte et de Beyrouth iraient s'approvisionner.

Actuellement, les Bédouins ne possèdent et n'utilisent que des étalons médiocres. Ceux que nous ont présenté Bechir Ibn Merched, chef des Sbaa, puis Moudjehem et Hatchem, chefs des Feidhan, ne sont pas susceptibles, sous le rapport du modèle, de jouer le rôle d'améliorateurs. D'ailleurs les Bédouins ne sélectionnent plus actuellement que sur les origines, et les étalons utilisés au service de leurs juments sont, comme nous l'avons constaté, inférieurs et médiocres sur le plan de la conformation, ou bien tarés et parfois même estropiés. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la race pure soit en pleine dégénérescence. Or c'est grand dommage car, avec la jumenterie existante, le moindre souffle vivifiant suffirait pour lui redonner tout son éclat. Les éléments de tout premier choix de la jumenterie Arabe se trouvent dans les tribus nomades du désert: les Sbaa, les Feidhan, les Beggara et les Roalla, constituant la confédération des Anezeh. Le second choix encore fort appréciable se rencontre dans les tribus semi-sédentaires ou sédentaires d'Arabie: les Khorsas, les Chammar, dans le bled de la Haute-Mésopotamie, chez les Druses, et en Transjordanie chez les Beni-Sakre, les Adwan et les Beni-Hassan. Le troisième choix, enfin, se trouve chez les nombreux propriétaires

des confins du désert, de la plaine d'Alep, des régions de Mossoul, de Bagdad, du Hauran et de la plaine d'Akkar.

Une mission, malheureusement, ne fait que passer hâtivement. Elle n'a pour ainsi dire aucune chance d'acheter des juments de grande tribu; il répugne aux Bédouins de les vendre, et chacune appartient à la fois à plusieurs propriétaires. Pour y parvenir, il faudrait qu'une mission séjournât, comme autrefois, de six à huit mois en Syrie, et dans ces conditions, faire négocier par des Egails les affaires à traiter. On peut toutefois, dans les grandes villes proches du désert, arriver à se procurer quelques très belles juments.

Mais en ce qui concerne les étalons, il est inutile d'aller dans le désert. Il n'y en a pas; si par hasard l'on en voit un, il s'avère être un animal étique, sans squelette et sans développement, parce qu'il a souffert de la faim. Les tribus nomades se débarrassent d'ailleurs de leurs poulains dès six mois, ou un an. Elles les vendent à des courtiers, sur les confins du désert, ou à des propriétaires. Aussi, pour trouver le bel étalon convenant à l'administration des Haras, faut-il battre tous les buissons pour voir ce qui en sort. Sur ce point, pas d'indication possible: ainsi Edhen fut acheté à Tripoli et Dahman dans une caserne d'Alexandrie. On peut trouver partout un bel étalon, mais c'est chose extrêmement rare. Question de chance...

L'Egypte offre toutefois des ressources que l'on ne saurait trouver ailleurs. Dans tous les cas elles sont assez abondantes pour tenter une mission. Son budget des courses, atteignant sept millions, est un morceau de choix pour attirer à lui de nombreux adeptes. Beaucoup de chevaux Arabes originaires de toutes les régions d'Asie Mineure viennent ainsi tous les ans peupler les écuries de Sidi Gaber et d'Héliopolis. Sur les deux à trois cents chevaux Arabes à l'entraînement en Egypte, un chef de mission doit bien en trouver cinq ou six à sa convenance, parfois un peu plus, s'il consent à mettre dans son lot quelques sujets autres que des cracks.

S'il ne trouvait pas son compte en Egypte, ce qui est possible tant le beau et bon cheval est rare, il pourrait, en empruntant la voie ferrée du Caire à Sammah, s'arrêter à Tibériade, et se rendre facilement de là en Transjordanie, y visiter les tribus sédentaires des Beni Sakre, des Beni Hassan et des Adwan, qui ont procuré jadis à l'administration des Haras une pléiade de bons reproducteurs, déjà cités.

Enfin, si une mission devait opérer ses achats en Syrie, elle aurait tout intérêt à visiter, dès l'arrivée, les écuries d'entraînement de Beyrouth, les villes de la côte, la plaine d'Akkar... Puis elle pourrait se rendre à Alep, s'y installer une dizaine de jours. De là, rayonnant sur les confins du désert et dans la plaine de l'Euphrate, elle aurait des chances de trouver quelques beaux étalons. Car Moudjehem, chef des Feidhan, m'a appris qu'il faisait élever là nombre de poulains nés dans sa tribu. C'est d'ailleurs là que furent achetés Darley Arabian et Massoud. C'est là aussi que j'ai pu acquérir deux étalons et une jument. Puis, quittant Alep, elle devrait explorer la lisière

du désert, dans les environs de Hama et de Homs, surtout dans les parages de Selimieh, où elle pourrait rencontrer des étalons provenant de la grande tribu des Sbaa. Mais il faut bien se persuader que les beaux étalons ne s'achètent pas à brassées; ils se glanent péniblement. J'ai personnellement parcouru de vastes pays pour ne récolter que douze animaux, la fatalité ayant permis que nous perdions en route le plus beau de notre lot Syrien. Ma mission qui, au début, s'annonçait mal, a cependant fini en beauté. J'ai importé en France un lot d'Arabes qui, j'en ai l'assurance, contentera les éleveurs les plus difficiles. Il se compose de deux juments et de neuf étalons.

Les deux juments, incontestablement belles, sont à la Jumenterie de Pompadour. Ce sont:

1. Chagra Msiela, alezane, 1,49 m, de la lignée Seglaoui famille abd, (de l'esclave). Provient de la plaine d'Alep.

2. Soueida, alezane, 1,47 m, de la lignée Seglavui. Son ascendance est dans le djebel Druse.

Les étalons, à l'exception d'un seul, sont tous des Anezeh dont cinq viennent de la grande tribu des Sbaa et trois de la tribu ~~nommée~~ des Feidhan.

Ce lot d'étalons comprend:

1. Deir Hafir, bai, 1,49 m, de lignée Seglaoui djédran. C'est un Arabe de la région de l'Euphrate, à en juger par ses caractères de race. Il faisait la monte sur les confins du désert, au Sud d'Alep, et ses produits étaient très appréciés. Affecté au dépôt d'étalons de Perpignan.

2. Azem, alezan, 1,48 m, de lignée Koheilet-Adjouz, branche Nawag, tribu Sbaa Gmossa. Affecté au dépôt de Pau.

3. Soukné, alezan, 1,47 m, lignée Koheilet-Adjouz, branche Managhie, Tribu Sbaa Gmossa. Vrai type du bel et pur Anezeh. Affecté au dépôt de Tarbes.

4. Deir ez zor, alezan, 1,48 m, de la famille El Cherif, tribu des Feidhan. Etalon très racé, performer. Affecté au dépôt de Villeneuve.

5. Nahr Belik, bai, 1,48 m, lignée Koheilet-Adjouz, tribu des Sbaa. Etalon très régulier et puissant. Performer. Affecté au dépôt de Pau.

6. Hamdani Rose, alezan, 1,46 m, lignée Hamdani, tribu des Feidhan. Remarquablement racé et membré. Gagnant de nombreuses courses à Beyrouth et en Egypte. Affecté au dépôt de Tarbes.

7. Djin, alezan, 1,46 m, lignée Koheilet-Adjouz, famille Krouch, la plus réputée. Tribu des Feidhan. Remarquable par son origine, son modèle et la qualité dont il a fait preuve en course. A couru plus de quarante fois, a gagné quatorze courses importantes, dont le Derby Cairo. Ses gains s'élèvent à deux cent soixante dix mille francs. Affecté au dépôt de Pau.

8. El Sbaa, alezan, 1,47 m, lignée Seglaoui, de la tribu Sbaa. Etalon d'une conformation très rare. A peu près le meilleur performer de son année en Egypte ou il a gagné huit courses importantes. Affecté au Haras de Pompadour.

9. Selimieh, alezan, 1,52 m, de la famille Koheilan El Khors de la tribu des Sbaa Abade. Etalon important et fort. Affecté au dépôt de Libourne.

Ces étalons sont ce que nous avons pu voir de plus beau en Orient.

Je me suis attaché à n'acheter que des sujets de haute qualité, bien racés, de belle conformation, sains et nets, bâtis en force et en chevaux de selle, sachant bien que les éleveurs d'aujourd'hui n'en utiliseraient pas d'autres.

Ils conviennent parfaitement, sous tous rapports, aux besoins de l'élevage du Midi, et, pour ce qui est de leur carrière au haras, on peut leur faire pleine confiance.